

LIVRES - DONNER

Servizio... 111



Mémoire rédigé par Alban Leven  
Sous la direction d'Olivier Deloignon  
Dans le cadre du *DNSEP*  
Atelier Communication Graphique  
*Haute École des Arts du Rhin,*  
1 rue de l'Académie,  
CS 10032 - 67082 Strasbourg Cedex



Li(v)re,

**Le support livre à l'époque de la  
dématérialisation des contenus.**

*Un grand, grand, grand merci. À Olivier Deloignon, mon tuteur, pour m'avoir suivi durant la totalité de ce travail de réflexion et d'écriture ; pour son savoir dans l'histoire du livre, ses précieux conseils ainsi que pour ses multiples relectures, corrections et remarques. À Loïc Horellou, mon professeur référent, pour toutes les notions et les connaissances qu'il a pu me transmettre dans le domaine du numérique, du réseau et de l'immatérialité. À Antonin Caniparoli, pour l'aide qu'il a su m'apporter ainsi que pour les discussions sur le sujet que l'on a eu ensemble, souvent tardives mais toujours très agréables et enrichissantes. À ma famille, mes amis et mes proches pour leur présence, leur patience et pour leur grande faculté d'écoute. À Philippe Delangle et à toute l'équipe enseignante de l'atelier Communication Graphique de la Haute École des Arts du Rhin. Enfin au Livre, imprimé ou électronique et à toutes les connaissances et les idées qu'il porte, dans lesquelles j'ai pu puiser les éléments qui m'ont permis de fonder un discours et de rédiger ce texte.*

## **INTRODUCTION**

L'avenir du livre ! Vaste sujet, jonché de polémiques et d'idées diverses. Mais qu'est-ce exactement qu'un livre à notre époque ? Par quoi le définit-on ? L'histoire de ce dernier est complexe, c'est une histoire à proprement parler. En effet les livres ont pris des aspects multiples depuis l'apparition de l'écriture et déjà l'on peut se perdre à essayer d'en donner une définition précise. Le dictionnaire de la langue française *Le Robert*, le décrit comme étant l'« assemblage d'un assez grand nombres de feuilles portant des signes destinés à être lus<sup>1</sup> » et dans ce cas alors, le livre ne serait presque définit que par son support, le papier. Roger Chartier, professeur au Collège de France, dans un entretien avec Ivan Jablonka<sup>2</sup>, en citant les *Fondements de la métaphysique des mœurs* d'Emmanuel Kant, parle du livre comme étant un objet qui est à la fois produit par un travail de manufacture mais qui est aussi un discours, une œuvre intellectuelle ou esthétique adressée au monde. Cela sous-entend alors qu'un contenu propre à être un livre est un livre à partir du moment où il est donné à lire (ou à voir) sur un support matériel. Cette définition est plus en adéquation avec la définition historique donnée par le *Dictionnaire encyclopédique du livre*<sup>3</sup> qui me servira de base dans ce travail d'écriture. C'est à dire un texte ou un ensemble de textes formant une unité matérielle envisagée à la fois du point de vue de son support et de son contenu et présentant la capacité à pouvoir être transporté sans difficulté notable par un homme seul.

---

1 *Le Petit Robert*, Paris, Grupo Planeta, 2009.

2 Ivan Jablonka, « Le livre : son passé, son avenir. Entretien avec Roger Chartier », *La Vie des idées*, 29 septembre 2008, <http://www.laviedesidees.fr/Lc-livre-son-passe-son-avenir.html>.

3 Sous la direction de Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer; et la responsabilité scientifique de Pascal Fouché, Jean-Dominique Mellot, Alain Nave [et al.], *Dictionnaire encyclopédique du livre, tome [2] E-M*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2005, p. 788-789.

Le livre donc, est à la fois support et contenu. Il est une totalité finie et pérenne qui fige ce qu'il donne à lire et/ou à voir de manière irréversible dans le temps. Le livre est mémoire et est aussi, du fait de la notion d'archive qui peut être rattaché à sa définition, l'état d'une idée, d'une pensée à un moment donné, dans un contexte précis et donc la base à une réflexion commune.

Avant la création de l'objet imprimé en grande quantité, le livre était quelque chose de rare, je pense surtout en disant cela au travail fastidieux des moines copistes. Il est intéressant de remarquer que l'évolution de sa forme et celle des techniques mises en place pour le réaliser ont à chaque fois permis de le rendre plus accessible et de démocratiser son accès. Par la même occasion, et c'est important, le livre est devenu support à une diversité de contenus de plus en plus étendue. Ainsi, les moyens et les technologies mis en place pour diffuser un contenu évoluent sans cesse, et nous sommes aujourd'hui dans un monde où le numérique (les écrans, internet et le flux de données) ont pris une place considérable et modifiés de façons évidentes nos comportements au quotidien. De cette même manière les nouvelles technologies et les nouveaux supports de lecture qui en découlent, génèrent de nouvelles façons de lire et de donner à lire. Je pense tout de suite et pour introduire cette idée au domaine de l'information, qui est sûrement l'exemple le plus évocateur (mais qui peut facilement faire écho à d'autres domaines de l'édition), qui est aujourd'hui diffusé massivement et quasi-instantanément grâce à la culture numérique. Une notification *push\** de *Libération* par exemple, peut me mettre au courant d'une information brûlante directement sur ma tablette où mon smartphone. Ce même journal, où un autre, peut aussi me donner cette information grâce à un *tweet\** via son compte sur le célèbre réseau social. Dans cette optique d'accessibilité et de diffusion qui caractérise le numérique, tout le monde à notre époque peut prétendre faire un travail journalistique via le blog ou les divers réseaux sociaux.

La culture numérique à cette même influence sur le monde du livre, dans lequel aussi la lecture sur écran se généralise. Marin Dacos et Pierre Mounier, dans leur ouvrage *L'Édition électronique*<sup>4</sup>,

segmentent ce vaste domaine qu'est l'édition électronique en trois sous-domaines qui seront la base à mon travail d'écriture et aussi les trois premières grandes parties qui le structureront.

Dans un premier temps l'édition dite numérisée, ou le fait de donner à consulter sur écran et via le réseau des livres papier tels qu'ils sont sous leurs formes papier. Ensuite l'édition numérique, hypertextuelle\* et/ou hypermédia\*, qui s'adapte aux nouveaux supports en proposant des lectures «augmentées» notamment grâce à l'ajout du son et de l'image animée. Enfin l'édition que les deux auteurs appellent en réseau, qui est souvent le fruit d'un travail collaboratif et qui à la capacité de donner à lire et/ou à voir un contenu «liquide», dans le sens où ce contenu peut se transformer, évoluer, et se mettre à jour via le réseau et l'activité de ses utilisateurs.

Chacune des trois parties sera sujette à un travail d'analyse, de réflexion et de comparaison avec le support papier. J'essaierai de cette manière de faire ensuite, un état des lieux du monde de l'édition à notre époque et des différents possibles à mes yeux pour le livre tant du point de vue de son contenu que de son support. Par ce biais, je souhaite questionner si l'imprimé et le livre papier tendent réellement à mourir et à disparaître au profit de l'écran?

\* Les mots marqués d'une astérisque sont définis dans l'index, page 85.

<sup>4</sup> Marin Dacos et Pierre Mounier, *L'Édition électronique*, Paris, Éditions La Découverte, 2010.

## I. LE LIVRE NUMÉRISÉ

Afin de questionner la pérennité du livre imprimé, je vais dans cette première partie, m'intéresser à ce que représente le livre numérisé, mais aussi aux modifications de comportements, des lecteurs et de lecture, qu'il engendre. Le livre numérisé est seulement la forme écran d'un livre papier, il est en quelques sortes le degré 0 de l'édition électronique. La dématérialisation de l'objet et de son contenu s'opère ici uniquement grâce à la création d'images et de textes, via des scanners très développés et conçus spécialement pour la numérisation de livres imprimés. Il est important de distinguer et de noter que deux types de numérisation sont utilisées et combinées aujourd'hui : la numérisation en mode image, qui permet une restitution fidèle de l'original, et celle en mode texte, qui facilite l'indexation. Le système de lecture propre au papier est donc, avec le livre numérisé, réinjecté dans la tablette ou sur l'écran. Ainsi le texte ou le contenu du livre arbore toujours sa forme fixe, il se lit de manière linéaire et inscrit son lecteur dans la narration. Comme pour l'imprimé le livre numérisé représente une totalité finie et doit être lu, en règle générale, du début à la fin, pour bien assimiler l'histoire ou la pensée d'un auteur.

La lecture de livres numérisés a ses avantages et ses inconvénients. Les contenus numérisés sont avant tout accessibles, et ont notamment la capacité de pouvoir être lus n'importe quand, par n'importe qui, à partir du moment où cette personne a un support de lecture (ordinateur ou tablette) et une connexion au réseau sur lequel ils sont distribués, c'est à dire internet et les diverses bibliothèques numériques qui y sont présentes. De cette manière, un chercheur qui a à consulter un ouvrage pour vérifier une référence ou la citation faite de ce livre dans un autre livre, peut voir sa tâche réellement simplifié par cette caractéristique de la dématérialisation.

Chose mise en lumière par la présence sur le réseau et dans les diverses bibliothèques numériques de livres rares, qui ne sont plus édités, et qui ne pourraient être lus dans leurs versions matérielles que dans une ou plusieurs bibliothèques bien définies, à Boston ou à Buenos Aires par exemple...

De cette même façon tous les livres tombés dans le domaine public, sont accessibles gratuitement, téléchargeables et directement consultable sur notre support écran, à condition évidemment que le livre ait été au préalable numérisé et mis à disposition dans une bibliothèque dématérialisée. À ce propos, il est important de souligner ce que dit Lorenzo Soccavo, chercheur en prospective du livre, lors d'un entretien pour l'émission radio *Pixel*<sup>1</sup>: «La plupart des lecteurs sur ces nouveaux dispositifs de lecture lisent des livres gratuits. Ils téléchargent des livres gratuitement, pas tant de piratage mais tout simplement les livres du domaine public qui en version numérique sont en toute légalité, disponible absolument gratuitement<sup>2</sup>». La numérisation de livres imprimés, dans ce cas permet alors, de rendre disponible gratuitement et à un grand nombre, une quantité impressionnante d'œuvres littéraires considérées comme étant des classiques; de les rendre accessible à des gens désireux de les lire mais qui n'avait pas forcément l'intention de les acheter par exemple.

Un autre avantage de l'édition numérisée, dû à la numérisation en mode texte, est qu'elle permet de rendre le contenu du livre dématérialisé consultable et interrogable. La Reconnaissance Optique des Caractères (ROC), dont traitent Marin Dacos et Pierre

1 Lorenzo Soccavo, «État des lieux du livre numérique» [émission radio], *Pixel*, par Isabelle Lassalle, 31 août 2012, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-pixel-etat-des-lieux-du-livrenumerique-2012-08-31>.

2 À cette notion d'accessibilité, souvent énoncée et censé être la caractéristique du web, j'aimerai quand même mettre des limites. C'est un constat et une parenthèse, mais je souhaite en parler car je ne m'étais pas réellement rendu compte de la chose, pourtant évidente, avant de l'entendre d'une tierce personne. C'était au moment du premier rendez-vous d'un séminaire sur le livre que j'ai eu l'occasion de suivre cette année au sein de l'école et dirigé par Anne Laforet et Nicolas Fourgeaud. Ce séminaire a pour nom *SMS: La fin des livres*. SMS en référence notamment à la revue artistique surréaliste américaine *Shit Must Stop* de William Copley et Dimitri Petrov, et aussi peut être, au langage sms et au «texteo», symbole fort de la culture numérique. À l'occasion de ce premier rendez vous donc, il avait été demandé à chacun des participants de présenter les motivations de sa présence à ce séminaire et une personne avait parlé du fait qu'internet et l'accessibilité universelle, ne l'était surtout et en grande partie que dans les pays développés. Je crois que cette réalité est très importante.

Mounier dans leur ouvrage, permet d'une part la manipulation du discours par copier/coller, mais aussi, et notamment, l'indexation des contenus. De cette façon une bibliothèque numérique permet de former des corpus de textes en relation avec des thématiques définies par le lecteur, mais aussi de retrouver dans chaque texte où est ce que son auteur traite d'un point précis, grâce à un outil de recherche. Hubert Guillaud qui parle alors d'un nouvel écosystème de la connaissance et d'un nouveau continent documentaire, dit à ce sujet: «La grande transformation du passage du livre papier à l'électronique, c'est la recherche. D'un coup, le livre s'augmente d'une dimension nouvelle. La lecture n'est plus le seul mode d'accès à son contenu<sup>3</sup>». On peut en effet avec l'édition numérisée interroger les contenus et aller chercher ce qu'ils renferment, sans avoir à lire un ouvrage du début à sa fin; sans avoir à décortiquer son sommaire ou son index. Robert Darnton évoque lui aussi cet aspect nouveau du livre une fois numérisé, et notamment que ce dernier offre «des possibilités de recherches impliquant des masses considérable de données qui ne pourraient jamais être maîtrisées sans la numérisation<sup>4</sup>». L'auteur évoque alors comme exemple pour illustrer son propos, l'*Electronic Enlightenment*, qui est la numérisation des correspondances de Voltaire, de Rousseau, de Franklin et de Jefferson à l'initiative de la *Voltaire Foundation d'Oxford*. «Les correspondances de beaucoup d'autres philosophes (...) seront intégrées à cette base de données de sorte que les chercheurs pourront retrouver des références aux individus, aux livres et aux idées dans tout le réseau d'échange épistolaire qui sous-tendait le monde des Lumières<sup>5</sup>.

Même si cette façon de lire les livres, qualifiée de fragmentaire, n'a de sens à mon avis que pour certains types de lecteurs (l'exemple du chercheur que je cite plus tôt notamment), elle modifie considérablement les choses en terme d'ergonomie\*. Une très grande quantité de références peuvent en effet être convoquées à un même moment sur le support unique qu'est l'écran. La numérisation d'un livre fait gagner de l'espace, mais surtout du temps,

3 Hubert Guillaud, «Le papier contre l'électronique», dans *Read/Write Book. Le livre inscriptible*, sous la direction de Marin Dacos, Marseille, CLÉO, 2009, p.56.

4 Robert Darnton, *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, Paris, Éditions Gallimard, 2012, p.137-138. Éd. or. 2009.

5 *Ibid.*

valeur précieuse au XXI<sup>e</sup> siècle, à un lecteur qui souhaite vérifier une notion ou un dire.

Nombreux sont ceux qui parlent de cette valeur fragmentée du texte quand il est lu sur l'écran, chose à associer je pense à l'utilisation que l'on a d'internet, qui crée de nouvelles façons de consommer le texte aujourd'hui. J'aime rapprocher à cette image de lecture fragmentée, les dires de Christian Vandendorpe, dans son texte *Du papyrus à l'hypertexte*<sup>6</sup>, qui parle des textes initialement conçus sous la forme de fragments en citant comme exemple *Fragments d'un discours amoureux*<sup>7</sup> de Roland Barthes et explique que ces derniers, une fois réunis dans la structure matérielle d'un livre ne peuvent plus être lus comme de simple fragments étant donné le rôle unificateur et contextualisant du livre. Chose qui peut très bien s'appliquer aussi aux différents recueils, ceux de poèmes par exemple.

Je pense, pour venir appuyer ce propos, à l'évocation que fait Robert Darnton des recueils de citations très en vogue au début de l'ère moderne en Angleterre, tant chez les lecteurs que chez les auteurs. Ces derniers, manuscrits, consistaient à noter au sein d'un livre, toutes les phrases lues ou entendues et qui avaient un intérêt ou une signification pour celui qui les notait. Darnton explique alors que ces recueils, au lieu de donner l'impression de notes désordonnées, apportent en fait une vision cohérente du monde, à la fois profondément personnelle et représentative des époques auxquelles elles ont été écrites; et que cette habitude populaire de tenir un recueil de citations aux sources diverses et variées, est un reflet des modes de lectures à cette période et dans cette partie du globe. «Les Anglais à cette époque lisaienr par à-coups et sautaient d'un livre à l'autre. Ils brisaient les livres en fragments et assemblaient ceux-ci selon de nouvelles combinaisons en les transcrivant dans différentes sections de leurs carnets. (...) Lecture et écriture étaient donc des activités inséparables. Elles entraient dans un effort continu pour tirer un sens des choses car le monde était rempli de signes et vous pouviez y lire votre chemin<sup>8</sup>». Cette activité qui peut s'apparenter à une digestion, était un moyen d'extraire l'essence des livres lus ou survolés. Le

carnet de note, consultable directement, permettait alors aux lecteurs de mémoriser ce qu'ils considéraient comme important dans leurs lectures, et leurs évitaient ainsi d'avoir à replonger dans un ouvrage pour y trouver ce qui les avait intéressé. Ce carnet de note trouve il me semble, une sorte d'équivalent contemporain et optimisé dans le livre dématérialisé et l'outil de recherche qui lui est associé. Cet outil de recherche permet en effet au lecteur de trouver ou de retrouver directement le passage d'un livre, déjà lu ou non, et ainsi d'aller tout de suite à l'essentiel, en tout cas à ce qui l'intéresse.

De cette manière je trouve que l'attitude des lecteurs anglais aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle décrite par Robert Darnton se rapproche de certaines de nos attitudes de lecteurs contemporains. Etienne Mineur par exemple, à l'occasion d'une conférence<sup>9</sup> sur l'avenir de la presse, parle de la façon qu'il a d'utiliser sa tablette quand il regarde un film, et comment internet et la lecture fragmentée lui permettent d'avoir des renseignements sur les acteurs ou le réalisateur de ce film. Je me suis reconnu dans cette nouvelle habitude et j'imagine que nombreux sont ceux qui s'y reconnaissent. Ce geste peut très bien aussi s'appliquer, pour moi en tout cas, à la lecture de manière générale, surtout quand elle s'effectue sur un écran. Je lis un article (mieux, je lis un livre électronique) sur mon ordinateur, ou sur la tablette de mon colocataire, et une référence, un nom, un lieu ou quoique ce soit d'autre m'interpelle et attise ma curiosité; internet est là pour m'expliquer et m'informer sur la chose. Internet simplifie et génère cette habitude qui se nomme la littératie informationnelle\*. Cette dernière me coupe dans la lecture, elle me fait perdre le fil, mais elle est essentiellement due à l'aspect multifonctions du support numérique.

Comme le dit Hubert Guillaud, «l'écran de nos ordinateurs a tendance à générer des «distractions exogènes» qui demandent un effort cognitif plus important pour rester focalisé sur un sujet ou un texte. Toutefois ce n'est pas le support en tant que tel qui est en cause, mais bien les distractions qu'il génère<sup>10</sup>». Je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce que soutient Hubert Guillaud ici, même si il me semble qu'il y ait une part de vérité dans cette idée. En effet

6 Christian Vandendorpe, *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Éditions Boréal & Paris, Éditions La Découverte, 1999, p.237-238.

7 Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

8 Robert Darnton, *op. cit.* p.26-27.

9 Peter Gabor, Etienne Mineur, Jean-Louis Frechin [et al.], *Conférence-débat sur l'avenir de la Presse en Ligne*, 14 décembre 2010, Paris, <http://graphisme.tv/confERENCE-deBAT-suR-avenIR-pRESSe-en-lInGe-2010>.

10 Hubert Guillaud, «Le papier contre l'électronique», dans *Read/Write Book*, *op. cit.* p.40.

l'écran génère des distractions, et il demande ainsi à son utilisateur d'être plus concentré si il veut rester focalisé sur une seule de toutes les utilités que l'écran est capable de proposer. Cependant il me semble bien que c'est le support qui est en cause, parce qu'il est la base de ces distractions et de ces différentes autres utilités ; il est la plateforme qui les contient<sup>11</sup>.

Un concept qu'il faut, je crois, rattacher à cette idée et mettre en relation avec le livre est l'affordance\*. C'est à dire, la capacité qu'un objet possède à suggérer sa propre utilisation par sa forme physique. Parce que l'affordance du livre n'est pas la même du tout quand celui-ci est donné à lire sur un support papier ou sur un support numérique, et ce même si le livre a exactement le même aspect visuel : qu'il est un livre papier scanné et diffusé via le réseau ; en d'autres termes, qu'il est un livre numérisé.

En effet, l'objet qu'est le livre imprimé, en papier, a une affordance réelle. Il est doté d'un volume qui définit de façon claire son début et sa fin mais aussi d'un système de manipulation universel et qui lui est propre. Il en est tout autrement du livre numérisé, lu sur un iPad par exemple. Dans un premier temps, parce que son volume et sa taille restent identiques quelque soit le livre lu ; chose tout de même problématique quand on voit la grande diversité de formats que peut posséder le livre imprimé, et qui, du fait de la taille relativement petite de la tablette nous oblige à nous déplacer de façon hasardeuse sur l'écran, à zoomer et à dé-zoomer... Dans un second temps, par la façon dont nous avons d'utiliser cette même tablette. On peut la poser sur ses genoux ou la tenir d'une main, pendant que les doigts de la deuxième main servent à naviguer au sein d'un ouvrage grâce à leur contact avec la surface de l'écran. On touche, appuie, glisse, tapote et pince l'écran pour commander une fonction à chaque fois différente selon le geste et le nombre de

---

<sup>11</sup> Je suis par exemple en train de rédiger ce travail d'écriture, et mon ordinateur vient régulièrement me notifier des mails reçus grâce à une fenêtre *pop-up* qui apparaît toujours dans le coin supérieur droit de l'écran (en plus de venir marquer le logo de cette même application, en bas de mon écran, d'un rond rouge indiquant le nombre de mails que je n'ai pas encore ouverts). Ces notifications me gênent et après m'être rendu compte du désagréable d'être coupé dans l'écriture, du fait d'un mail publicitaire d'*Amazon* par exemple, j'ai décidé de fermer cette boîte aux lettres dématérialisée, mais ce sont maintenant des mises à jours du système d'exploitation de mon ordinateur, une alerte qui me fait savoir que l'appareil manquera bientôt d'énergie, ou tout un tas d'autres choses qui s'animent à l'écran et viennent me faire perdre le fil et me déconcentrer dans mon travail. Il en va ainsi de même avec la lecture.

doigts en contact avec lui. Ajoutons à cela l'interface qui change en fonction de la bibliothèque numérique ou l'application de lecture utilisée.

Le livre numérisé (il en est de même pour le livre électronique de manière générale) lu sur une tablette, demande une adaptation gestuelle de la part du lecteur qui n'a aucunement lieu d'être avec un livre matérialisé. Alors que le livre imprimé s'auto-suffit et a un rôle unique, qui est de contenir un ou plusieurs discours intellectuel ou esthétique adressés au monde ; une tablette en revanche fonctionne grâce à une batterie qui demande à être rechargeée assez régulièrement et à une pléthora d'utilités en plus de celle de contenir, dans l'imaginaire en tout cas, tous ces discours. Elle propose une grande quantité d'applications dans beaucoup de domaines différents ; peu importe notre question, la tablette possède une application qui y répond. Nous revoilà, en fait, face à la littératie informationnelle énoncée plus tôt.

Le livre numérisé donc, n'est que la version écran d'un livre papier, il est uniquement sa numérisation et sa présentation sur un support numérique. Comme pour le livre imprimé, il est une totalité finie, un ouvrage au contenu clos, qui se lit en règle générale de manière linéaire et inscrit son lecteur dans la narration. La dématérialisation augmente tout de même le livre imprimé dans le sens où il permet d'en rendre le discours plus accessible. Un ouvrage une fois numérisé, quelque soit sa rareté, peut être lu n'importe quand et par n'importe qui, à partir du moment où la personne qui souhaite le lire possède un support de lecture (ordinateur ou tablette) et qu'il ait été téléchargé l'ouvrage au préalable, soit qu'il ait un accès au réseau sur lequel il est distribué. Un livre numérisé est aussi un ouvrage au contenu interrogable. La numérisation en mode texte d'un livre permet en effet une indexation optimisée du contenu. On peut avec le livre numérisé, grâce à un outil de recherche, vérifier si oui ou non un auteur parle d'un point précis dans son livre, sans avoir à le lire du début à la fin ou sans avoir à décortiquer son sommaire ou son index. Cependant l'affordance qui caractérise le livre imprimé est transformée dans sa version numérisée. Alors que les livres imprimés ont des volumes qui donnent matériellement un début et une fin aux contenus, mais aussi un système de manipulation universel et qui leur est propre ; les livres numérisés ont un volume unique, quelque soit le livre lu, et

n'ont pas réellement de système de lecture définit. Ce dernier varie souvent en fonction de la bibliothèque de livres numérisés ou de l'application de lecture utilisée.

## **II. LE LIVRE NUMÉRIQUE**

*«En tant que créateur, je pense que le livre électronique ne peut pas être fait par les auteurs comme sont fait les livres classiques. Si on voudrait faire un vrai livre électronique, il faudrait le faire avec d'autres, avec des gens qui savent manipuler les données, qui permettent de faire des choses au niveau du livre pour qu'il soit différent»*

*Hervé Le Tellier dans «Spécial 24h du livre / Les enjeux de l'écriture numérique» [émission radio], La grande table (1<sup>re</sup> partie), par Carole Broué, 31 août 2012, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-special-24h-du-livre-les-enjeux-de-l-ecriture-numerique-2012-08>.*

*«Je pense que c'est une chance en tant qu'auteur d'avoir cette possibilité du livre électronique, mais pour l'instant elle n'est pas actualisé. Ce qui m'intéresserait, si tout ça était aboutit, ce serait qu'en cette rentré littéraire, il y aî une version papier de mon roman, qui soit une espèce de version de luxe (...) avec un traitement du livre objet : un beau papier, une belle encre, éventuellement des illustrations (...) après à coté de ça, l'idée d'avoir la version électronique, moi elle m'intéresserait dans la mesure justement ou on pourrait en faire un usage inédit. Ce que je trouve intéressant dans cette version là, c'est la possibilité de ramifications. Il y a déjà ça sur un certain nombre de texte électronique, effectivement on peut cliquer sur des liens hypertextes, on peut développer les notes de bas de pages, renvoyer à des sources, renvoyer à des images, renvoyer à des sons (...) Ce que je trouve intéressant, mais après je ne suis pas sûre que ça tente tous les auteurs, c'est que la version électronique permette de retourner le livre, et finalement de voir l'envers du décor de la création et par exemple, (...) je trouverais intéressant d'utiliser le livre électronique pour donner à voir mes sources, pour renvoyer à des influences, pour enrichir la lecture par des références multiples et finalement pour donner à voir le petit laboratoire de création»*

*Joy Sorman dans «Spécial 24h du livre / Les enjeux de l'écriture numérique», ibid.*

Dans le but de continuer à questionner la pérennité du livre papier, je vais dans cette seconde partie m'intéresser à un autre sous-domaine de l'édition électronique : le livre numérique. À la différence du livre numérisé, le livre numérique, aussi appelé le livre augmenté, n'a pas forcément une existence papier avant sa création. Il peut être un contenu, créé dès le départ pour un support écran ; ou être une réadaptation ou une augmentation d'un contenu papier déjà existant. Il pourrait aussi de ce fait être, comme le souhaite Joy Sorman, une version inédite et documentée, hypertextuelle et hypermédia, du roman imprimé. L'important avec le livre numérique, c'est qu'il transcende les contraintes du support papier (mais je ne suis pas sûr que le terme «*contrainte*» soit très juste). En tout cas il permet de rendre un contenu «liquide», dans la façon qu'il a d'adapter une mise en page aux formats des divers supports de lecture mais également dans les possibles modifications que le lecteur peut apporter au texte : choix entre divers caractères typographiques, choix de la valeur de l'interlignage, choix du corps du texte, etc. Il peut permettre aussi, et c'est le plus important, d'agrémenter un contenu livresque grâce à du son, de l'animation et de l'hypertexte. Il faut alors noter que deux types de livres numériques existent, ceux destinés à être lus sur des liseuses et ceux destinés à être lus sur des tablettes. Si le livre numérique sur liseuse ne fait que proposer au lecteur une mise en page et une forme du texte «liquide» (ainsi que d'autres possibilités déjà proposées par le livre numérisé), le livre sur tablette permet quant à lui de transformer et d'augmenter le contenu du livre mais aussi notre rapport à l'objet. Je m'intéresserais donc essentiellement ici au livre numérique sur tablette. Il est par exemple aujourd'hui possible de consulter avec une tablette, un

livre sans agir physiquement dessus, sans avoir à le manipuler ou à le prendre dans ses mains. Certaines applications fonctionnent par exemple uniquement avec le souffle. Je pense notamment à une application pour iPad, un dictionnaire de recettes pâtissières, *Le Petit Larousse Pâtissier*<sup>1</sup>, qui est une façon possible de remplacer le livre de recette. La personne qui utilise l'application est guidée dans ces tâches par la tablette, mais les conditions de préparations d'une pâtisserie font que ses mains ne sont pas aptes à manipuler l'écran pour avancer dans les instructions. Alors, pour enchaîner la suite des étapes de la préparation, le cuisinier n'a plus besoin de faire glisser les pages de la recette avec le doigt, mais seulement de souffler sur l'écran pour les faire défiler... Je trouve ce concept, dans le cas de cette application culinaire, intéressant et tout à fait paradoxal. Intéressant, parce qu'il illustre des possibles pour le contenu numérique, mais paradoxal, parce que ce système de lecture «soufflé» est généré par des faiblesses propres à un support électronique.

J'en reviens alors et maintenant à l'affordance traitée dans la partie précédente, car celle d'un livre numérique tablette est encore moins définie que celle d'un livre numérisé. Comme peut le signaler John Stones dans un article, «chaque application requiert une courbe d'apprentissage spécifique, et nécessite une explication sur le fonctionnement de sa navigation<sup>2</sup>». En effet, le livre numérisé se lit sur environ deux ou trois applications dédiées, qui sont les mêmes pour tout les livres numérisés que l'on lit. Répétons alors que ces mêmes livres numérisés se lisent comme pour le papier, de façon linéaire. Le livre numérique en revanche, est presque à chaque nouvelle publication, une nouvelle application et un nouveau système de lecture, tant dans sa navigation, que dans le degré d'interactions qu'il propose. Plus on s'éloigne de la forme du livre traditionnel donc, plus il y a d'attitudes de lecture. Le livre imprimé impose d'une certaine manière, par sa forme, un code quant à son utilisation, à comment on le lit. Ce code, même si il peut être détourné par la créativité d'un auteur, se fixe à la base de ce qu'est le livre traditionnel: des pages qui se suivent au sein de l'espace

d'un ouvrage. Avec le livre électronique cette même base peut disparaître, et conférer aux auteurs de nouvelles façons de donner à lire leurs œuvres. Les contraintes liées au support évoluent et transforment ainsi notre façon de lire un ouvrage. Le problème rencontré est alors pratique, puisque il n'existe plus vraiment de système de référence quant à comment s'effectue la lecture d'un ouvrage numérique. Je ne tourne plus simplement les pages, comme dans un ouvrage imprimé ou numérisé, mais use de tout un nouveau langage gestuel, spécifique à chaque application. Chose démontrés par les fréquents tutoriels présents en introduction des livres numériques, qui nous expliquent comment naviguer au sein de telle ou telle application.

Marshall Mc Luhan, philosophe, sociologue et théoricien de la communication canadien, expliquait déjà dans les années 1960 que le média interfère avec la nature du message qu'il véhicule, que «Le message, c'est le médium<sup>3</sup>». Aujourd'hui en effet l'écran nous permet de lire un contenu différent, une forme d'écriture nouvelle, interactive, mais qui est aussi adaptée à l'hypertexte. Comme le signale François Bon, «l'hypertexte a dérangé l'ordre global de la page<sup>4</sup>», il en modifie la valeur et crée de nouvelle façon d'aborder la lecture, l'écriture et la narration. Alors que la lecture du livre imprimé est caractérisée par une certaine continuité, celle de l'hypertexte est quant à elle synonyme de discontinuité et de choix à effectuer en permanence. Les liens hypertextuels permettent l'association d'idées, la sérendipité\* (le lien hypertexte à cette supériorité sur la référence qui permet au lecteur d'aller voir immédiatement ce dont elle traite); et comme le dit Christian Vandendorpe, chacun d'eux «remet en question l'éphémère contrat de lecture passé avec le lecteur<sup>5</sup>». Lire n'est plus avec le numérique cette activité immersive, qui consiste à plonger dans un texte et à être emporté par le fil du récit. Le livre numérique et l'hypertexte notamment, nous poussent à faire des choix et nous coupent dans la lecture d'un contenu pour se focaliser sur un détail le composant. Même si l'on ne lit pas l'hypertexte, on est distrait dans notre

1 Ouvrage collectif, *Le Petit Larousse Pâtissier*, Paris, Éditions Larousse, 2010, Application disponible par téléchargement, <http://cuisine.larousse.fr/livres-de-cuisine/3560395911963>.

2 John Stones, «La fin des étagères? / L'édition sur iPad», *Étapes*, n° 211, 2013, p.116.

3 Marshall Mc Luhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, Paris, Éditions du Seuil, 1977. Éd. or. 1964.

4 François Bon, *Après le livre*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p.25.

5 Christian Vandendorpe, *op. cit.* p.9.

lecture du seul fait de savoir qu'on pourrait se pencher sur la notion ou la référence qu'il agrémente.

Avec le livre numérique donc, l'imaginaire du lecteur n'est plus sollicité de la même manière. Alors que la lecture d'un livre imprimé qui captive l'attention de son lecteur se rapproche de la sensorialité du rêve, grâce aux valeurs immersive et silencieuse qui lui sont rattachées; la lecture du livre numérique quant à elle «distrait». Elle captive aussi, je ne dénigre ici absolument pas les possibilités du numérique, mais d'une façon autre. Le discours intellectuel ou esthétique, fixe, figé et linéaire, n'est plus le seul stimulant de l'imaginaire. Il peut maintenant avec le livre numérique être une base à diverses interactions et aussi être «illustré» par des sons ou des images animés, film ou animation.

Dans cette optique d'un hypertexte qui vient déstructurer l'aspect linéaire de la lecture, il est important de souligner ce que dit Christian Vandendorpe et notamment que «si un roman sur papier est loin d'être automatiquement linéaire, un hypertexte n'est pas non plus nécessairement non linéaire. Les pages ou segments peuvent s'y enchaîner de manière rigoureuse, obligeant le lecteur à lire dans un ordre fixe, plus fixe encore que les pages d'un livre, parce qu'il est toujours possible d'ouvrir celui-ci à la page désirée, tandis que l'on peut programmer celui-là de façon à contrôler totalement le parcours du lecteur<sup>6</sup>». Grâce à l'écran et sa valeur hypermédia donc, un auteur peut imposer diverses façons de voir ou de lire son œuvre à ses lecteurs. Je pense par exemple, pour appuyer cette notion de livres papiers qui ne sont pas forcément linéaires, au livre *Composition n°1*<sup>7</sup> de Marc Saporta. Cet ouvrage paru en 1962 aux éditions du Seuil, est sorti dans sa version imprimée sous la forme de feuillets non reliés et regroupés au sein d'une enveloppe. Le lecteur qui voulait lire les écrits de Saporta piochait alors dans cette enveloppe un feuillet au hasard et commençait une lecture écrite dès le départ par l'auteur pour être parcouru de façon désordonnée. *Visual Editions* a republié ce livre<sup>8</sup> sous une forme papier, mais aussi dans une version dématérialisée, sous la forme

d'une application. L'aléatoire est, dans le cas de l'application, généré grâce à un défilement sur l'écran de tous les feuillets de l'ouvrage dans le désordre, et le lecteur doit, pour arrêter ce défilement et lire un feuillet, maintenir un doigt appuyé sur l'écran. Une fois le feuillet lu, l'application le range dans un nouvel emplacement, qui répertorie tous les textes déjà lus et les enlève ainsi du défilement aléatoire. Cette œuvre littéraire considérée comme originale dans sa version imprimée ne serait-elle pas un possible mouvement littéraire fort de la culture numérique? Le livre possède dans ce projet un système de lecture nouveau. Son contenu, malgré la fixité et l'aspect clos qui le caractérisent et caractérisent le livre de manière générale, se lit de manière non linéaire, ou linéaire mais non-conventionnelle, et à chaque fois différente pour chacun de ses lecteurs.

Le livre sous sa forme numérique peut donc être interactif. Il peut aussi être multimédia, et de cette façon, être un nouveau champ d'expression et d'exploration. Marc-André Fournier dans son texte «Une Écriture pour Médianaute<sup>9</sup>», parle de l'éventuelle force de l'écriture documentaire sous sa forme numérique et augmentée. Selon lui, «l'image possède une force dont le texte est privé<sup>10</sup>», il évoque pour appuyer cette idée Léonard de Vinci et son désir de concevoir un ouvrage d'anatomie du corps humain. Il explique alors que l'image dans ce cas n'est pas là pour illustrer l'ouvrage mais pour créer une «nouvelle écriture» où textes et images ne font qu'un, afin de rendre l'information la plus claire et la plus précise possible aux yeux du lecteur. De cette même manière un apport sonore, musical par exemple, peut permettre une familiarisation plus rapide avec l'univers du sujet traité. Cet apport sonore peut apparaître de plusieurs façons dans le système narratif : être un remplacement total du texte, être une sorte d'intermède musical, ou encore, être un renforcement du propos écrit. J'associe directement la musique à cet aspect sonore de la tablette, mais ce dernier peut aussi, entre autres, permettre de donner à entendre des témoignages vocaux. L'interview d'une personne spécialisée

6 Ibid. p.47-48.

7 Marc Saporta, *Composition n°1*, Paris, Éditions du Seuil, 1962.

8 Ibid. Londres, Visual Editions, 2011. Application également disponible par téléchargement, <https://itunes.apple.com/fr/app/id449507414?affId=1777032>.

9 Marc-André Fournier, «Une Écriture pour Médianaute», *Peut-on encore lire?*, Marc-André Fournier et Lorenzo Soccavo, s.l., Les Guides Maf, 2013, Disponible par téléchargement, <https://itunes.apple.com/fr/book/peut-on-encore-lire/id661235672?mt=11&affId=209-6292&ignmpt=uo%3D4>.

10 Ibid. p.13.

dans un domaine par exemple, est je trouve, un médium tout à fait intéressant pour souligner un propos ou appuyer une idée. Il est intéressant de rapprocher à cet aspect hypermédia de la lecture sur tablette, ce que dit Marc-André Fournier, qui nous explique que malgré sa consonance moderne, le concept sous-jacent à l'hypermédia n'est pas une nouveauté pour les écrivains. «Dante, le premier entre ses pairs nous convie fréquemment à mieux appréhender la splendeur de son *Paradis* en écoutant des airs de musique sacrée. Quand au *Purgatoire*, il longe les parois, il utilise la sculpture aussi, transformant celles-ci en bas-relief. Nous sommes donc déjà invités par l'épigone de Virgile à une lecture multimédia tripartite qui, par l'excitation d'un seul sens, le plus noble, la vue, met en branle notre imagination. Seul bémol, le lecteur doit faire preuve d'une culture musicale et picturale équivalente à celle de l'auteur, pour partager avec lui le voir et l'écouter<sup>11</sup>», et tous les lecteurs sur le support papier ne sont donc pas sur un pied d'égalité vis à vis de la compréhension totale d'un contenu pensé de cette manière. Le support écran permet alors de faire disparaître cette contrainte des références inconnues par le lecteur, mais octroie aussi à l'auteur la possibilité d'utiliser une création sonore originale et conçue spécifiquement pour la publication. Le livre numérique est aujourd'hui comme une version optimisée du principe d'une lecture hypermédia, initiée par Dante et décrite par Marc-André Fournier, qui permet d'augmenter de façon documentaire et multimédia l'immersion dans un contenu et son univers. Avec le livre numérique, de nouvelles formes de lectures et d'écritures voient et revoient le jour, adaptées aux nouveaux supports donnant à lire. J'imagine ainsi que de nouvelles «sortes d'écrivains» vont apparaître, créateurs de discours à la forme nouvelle, à cheval entre l'art de l'écriture livresque, cinématographique mais aussi vidéoludique. En effet, les possibilités apportées par l'écran changent le livre et la création littéraire. Nous sommes désormais capable, avec le livre numérique, qui n'est en fait plus réellement un livre, de faire cohabiter au sein d'un ouvrage, de l'écrit avec du son, de l'image (animée ou non) et de l'interactivité.

Le livre numérique donc, à la différence du livre numérisé, n'a pas automatiquement existé en tant que livre imprimé avant

d'arburer une forme dématérialisée. De ce fait, il peut être support à un discours créer dès le départ pour être consulté sur un écran, mais il peut aussi être la réadaptation et/ou «l'augmentation» d'un ouvrage imprimé. Quoi qu'il en soit, l'écran, dans le cas d'un livre numérique, transforme un ouvrage papier dans le sens où il permet de donner au contenu un aspect interactif, hypertextuel et hypermédia. L'écran et le livre numérique permettent, d'une certaine manière, de transcender les «contraintes» liées au support papier. L'affordance d'un ouvrage numérique est de ce fait encore moins défini qu'avec un ouvrage numérisé. En effet, le livre numérique est presque pour chaque publication une nouvelle application, et chacune possède ainsi un système de lecture qui lui est propre. Les aspects hypermédia et hypertextuel octroyés au livre par l'écran, modifient aussi la valeur de la page, de la succession de pages, et notre façon d'aborder la lecture. Lire n'est plus avec un ouvrage numérique cette activité immersive, qui consiste à plonger dans un texte et être emporté par le fil du récit. Avec le livre numérique l'imaginaire n'est plus sollicité de la même manière; le contenu intellectuel ou esthétique de l'ouvrage, fixe, figé et linéaire n'en est plus le seul stimulant.

—  
11 *Ibid.* p.12.

### **III. L'ÉDITION EN RÉSEAU**

Je vais dans cette troisième partie m'intéresser à l'édition en réseau, dernier sous-domaine de l'édition dématérialisée, qui rassemble toutes les initiatives s'appuyant sur les réseaux électroniques pour développer de nouveaux modes de production des textes. L'édition en réseau est de ce fait, contrairement au livre numérisé ou numérique, un ouvrage nativement conçu pour être diffusé et consulté sur internet. Cet aspect inédit lui octroie des valeurs nouvelles, qui changent considérablement le contenu du livre ainsi que notre rapport à lui. Premièrement parce qu'un livre en réseau n'a pas de clôtures concrètes, de début et de fin, qui délimitent son contenu. L'hypertexte dans le cas d'une édition en réseau, d'une édition qu'on appelle aussi «ouverte», a la capacité de faire traiter à un contenu une quantité innombrable de thèmes, à travers une infinité de liens et de pages. Christian Vandendorpe<sup>1</sup> dit à ce sujet, «chaque concept convoqué à l'intérieur d'un hypertexte est ainsi susceptible de constituer une entrée distincte qui, à son tour, pourra engendrer de nouvelles ramifications ou, plus justement, de nouveaux rhizomes\*». Deuxièmement parce que le contenu n'a plus, en apparence en tout cas, de formes fixes et figées. Sa faculté à être un ouvrage initialement conçu pour le réseau lui confère la capacité d'être complété et d'évoluer en permanence. Le discours de l'édition en réseau est de ce fait une matière éminemment instable et labile. Avec le réseau le contenu devient «liquide» tant dans son fond que dans sa forme. Il devient réinscriptible.

D'une certaine manière alors, l'édition en réseau n'est pas un livre. Les différentes notions associées au livre (imprimé ou électronique) depuis le début de ce travail d'écriture ne sont, en

---

1 Christian Vandendorpe, *op.cit.* p.8.

effet, pas présentes dans le cas d'une édition en réseau. Internet génère en fait de nouvelles pratiques éditoriales qui offrent aux lecteurs et aux créateurs des contenus livresques de nouveaux rapports au discours, à sa lecture et à son écriture.

Toutes ces caractéristiques de l'édition en réseau et de ces nouvelles pratiques éditoriales sont très avantageuses pour certains domaines qui ont à publier des contenus fréquemment, mais aussi des contenus qui sont très référencés ou/et en mouvances perpétuelles. Je pense notamment ici aux sciences et aux différents domaines qui les composent, dont les connaissances évoluent et sont modifiés régulièrement, et qui ne trouvent pas dans l'édition imprimée de réponses réellement efficaces à ces aléas éditoriaux. Une revue avec une publication régulière, mensuelle ou hebdomadaire avec un contenu figé et clos, n'est pas à même de répondre aux exigences des sciences en terme de parution. Une réponse à ce problème a été trouvé dans l'édition en réseau. La *Public Library of Science*<sup>2</sup> (*PLOS*) par exemple, qui est un projet américain (à but non-lucratif), prend la forme d'un portail en ligne de publications scientifiques à accès ouvert. Ils éditent notamment *PLOS ONE*<sup>3</sup>, une revue qui couvre tout les domaines de la biologie et de la médecine sans distinction, de manière quotidienne et exclusivement en ligne. Pierre Mounier dans son article «La fin de l'imprimé»<sup>4</sup> souligne ainsi que, «dans le secteur des revues, de sciences humaines en particulier, (...) il (lui) semble qu'on commence à voir un frémissement, en particulier dans la manières dont les sources sont convoquées. L'insertion de documents annexes, de documents multimédias, le renvoi vers des bases de données».

J'évoque les sciences, qui me semblent un exemple fort pour mettre en évidence mon propos, mais il serait aussi possible de parler des guides touristiques par exemple, dont les adresses mentionnées changent et se modifient avec le temps. Il est intéressant de noter à ce propos ce que soulignent Pierre Mounier et Marin Dacos, qui dans un avertissement en avant-propos de leurs livre, citent le message d'un célèbre éditeur de guide de voyage à ses

lecteurs, «un guide de voyage ressemble un peu à un instantané. À peine a-t-on imprimé le livre que la situation a déjà évolué. Les prix augmentent, les horaires changent, les bonnes adresses se déprécient et les mauvaises font faillites...<sup>5</sup>». Le guide touristique imprimé nécessite ainsi une réédition des contenus années après années, de façon à ce que les informations soient toujours les plus actuelles possibles. Le guide n'est pas un livre tel que je le considère depuis le début de ce travail; il est en quelques sortes un livre jetable, doté d'un contenu périssable et éphémère, qui évolue à l'instar de la vie du pays et de la ville qu'il nous fait découvrir. Un guide touristique (ou tout autres ouvrages) sur le réseau peut maintenant être modifié dans son contenu au fur et à mesure que les informations évoluent, sans avoir à attendre un laps de temps donné et imposé par les contraintes de l'impression. À cela il faut ajouter que même quelques détails peuvent être modifiés et directement consultables par les lecteurs, sans nécessiter la réimpression totale de l'ouvrage. L'électronique et le réseau permettent alors davantage de réactivité en terme de publication, et pour un coût amoindri.

Une pratique éditoriale en réseau permet donc aussi de présenter aux lecteurs un contenu en train de s'écrire, une écriture en progression. Il y a par exemple les carnets de George Orwell rédigés entre 1938 et 1942, que le *Prix Orwell* a décidé de remettre en ligne soixante-dix ans après leurs créations, sous la forme d'un blog\* aux publications quotidiennes. Même si ce projet est un blog posthume et qu'il redonne à lire un contenu déjà existant, quoique augmenté (l'éditeur ajoute des liens internes, externes, des *tags*\*, des rubriques), je pense qu'il illustre un possible pour la création de textes qui apparaissent et sont écrits au jour le jour. Bien que ce type d'écriture et de lecture existent depuis le développement de la presse bon marché et du roman-feuilleton au XIX<sup>e</sup> siècle, cet aspect électronique et sur le réseau notamment, viennent le transformer. Les lecteurs pouvaient en effet, entre 2008 et 2012, naviguer dans le corpus des textes de George Orwell au rythme de leurs écritures, mais aussi, et c'est là la grande nouveauté, formuler leurs réactions, leurs questions et apporter des précisions. La lecture donc, du fait des réflexions et des réactions qu'elle engendre devient aujourd'hui avec l'écran et le réseau, écriture et

<sup>2</sup> <http://www.plos.org/>

<sup>3</sup> <http://www.plosone.org/>

<sup>4</sup> Pierre Mounier, «La fin de l'imprimé» [article blog], *Blogo-numéricus*, 5 août 2010, <http://blog.homonumericus.net/article10602.html>.

<sup>5</sup> Marin Dacos et Pierre Mounier, *op. cit.* p.2.

échanges d'idées. Notamment grâce à l'aspect communautaire et instantané du réseau, et aussi grâce à la possibilité fréquente pour les lecteurs de commenter une publication. Le réseau facilite le dialogue; et la lecture, qui est depuis toujours une activité sociale, le devient encore un peu plus dans le sens où des communautés de personnes peuvent se retrouver à un moment (*t*) et ce malgré des localisations tout à fait différentes sur le globe. La pratique de l'écriture dans les échanges faits entre les internautes est alors à rapprocher d'une discussion et de l'oralité. Ce n'est plus une écriture livresque et «parfaite», elle devient une écriture spontanée et fragmentée, une sorte de jeu de question-réponse.

Un autre point important de l'édition en réseau est donc cet aspect participatif et massivement collaboratif que peut prendre le contenu. Grâce au réseau et à ce qui détermine la pratique éditoriale sous cette forme, les possibilités d'une réflexion commune dans l'écriture se développent grandement. Les Wikis\*, systèmes de gestion de contenu de site web qui permettent d'écrire facilement dans les pages consultées, sont sûrement les exemples les plus frappants. *Wikipédia* notamment, projet d'encyclopédie librement distribuable que chacun peut améliorer.

Tout le monde peut désormais, proposer à lire un discours, sur le réseau et à l'écran, aux autres navigateurs et lecteurs de la toile à travers des formes de publications diverses: site web, blog, wiki, billet, commentaire... Nous sommes donc tous, avec l'édition en réseau, de potentiels auteurs. Je trouve qu'en cette idée, un parallèle fort peut se faire avec la musique et le fait d'être musicien, qui à l'époque était réservé à une élite et qui avec l'arrivée d'internet et de la dématérialisation a été massivement démocratisé. Sur le web nous partageons, et le réseau permet à qui que ce soit de diffuser ses créations. Il est maintenant intéressant de se pencher sur le cas des réseaux sociaux, et sur l'activité éditoriale de tous ses membres. *Facebook* par exemple, ou «le livre d'un visage»; doit-on comprendre que ce site est comme une sorte de biographie contemporaine de chacun de ses utilisateurs? Evidemment le compte d'une personne présente sur ce site n'est pas un livre, mais il reste un moyen généré par internet, de donner à voir et à lire que l'on existe à une communauté, via une pratique éditoriale régulière de contenus fragmentés et possiblement hypermédia. En fait je crois même que certaines pages *Facebook* peuvent être considérées comme des éditions en

réseaux, au même titre que certains comptes *Twitter*. Je pense particulièrement ici au poète et artiste contemporain américain Kenneth Goldsmith, qui a créé un compte *Twitter* portant le nom de *Uncreative Writing*<sup>6</sup> où il publie régulièrement de courts textes (les fameux 140 signes maximum propre à ce réseau social), qui proposent des créations et viennent aussi justifier sa démarche en tant qu'artiste. Chacun de ces fragments fonctionnent, tant dans un rôle de publication unique, publiée et lue un jour précis, que dans leur cohabitation les unes avec les autres, et qui forment ainsi un ensemble cohérent traitant d'une thématique commune.

Alphonse de Lamartine, poète et romancier français du XIX<sup>e</sup> siècle, évoquait déjà cet aspect caractéristique de l'édition en réseau, dans une correspondance rédigée en 1831 et traitant de sa vision du devenir de la littérature et du journal imprimé. Il disait alors, «l'humanité écrira son livre jour par jour, heure par heure, page par page, la pensée se répandra dans le monde avec la rapidité de la lumière; aussitôt conçue, aussitôt écrite, aussitôt entendue aux extrémités de la terre, elle courra d'un pôle à l'autre, subite, instantanée, brûlant encore de la chaleur de l'âme qui l'aura fait éclore<sup>7</sup>». Cette façon de considérer l'avenir du livre pour Lamartine est d'une certaine manière illustrée de nos jours par l'utilisation qui est faite des réseaux sociaux. Heureusement le livre ne se limite pas uniquement à ça et il est resté ce qu'il a été déjà à l'époque où Lamartine pensait le voir disparaître, c'est à dire un contenu stable et figé qui donne à découvrir les savoirs ainsi que les œuvres écrites et/ou visuelles de l'humanité accumulés depuis la révolution Gutenberg. Cependant il est intéressant de voir dans ces nouvelles formes de pratiques éditoriales tout les possibles pour la création littéraire: une pensée ou une œuvre en train de s'écrire et construite sur un échange fait entre un auteur et ses lecteurs par exemple.

Un point important qui caractérise ces nouvelles pratiques éditoriales et qui fait directement référence à ce que dit Alphonse de Lamartine est la relation qu'elles entretiennent avec le flux de données. Comme l'explique Nova Spivack, le flux est composé

—  
6 Kenneth Goldsmith, *Uncreative Writing*, compte Twitter, <https://twitter.com/UncreativeWriti>.

7 Alphonse de Lamartine, «Sur la politique rationnelle, à M. Le Rédacteur de la Revue Européenne», 25 septembre 1851, [dans] *Oeuvres de Lamartine de l'Académie Française*, Bruxelles, Meline, Cans et cie, 1838.

de flux. Les flux font se succéder rapidement des séquences d'informations sur un thème. « Il peut s'agir de microblogs\*, de hashtags\*, de flux d'alimentation RSS\*, de services multimédias ou de flux de données gérées via des API's\*. Le point clé est qu'ils changent rapidement, et ce changement est une part importante de la valeur qu'ils offrent<sup>8</sup> ». Le flux est ce que les utilisateurs du réseau sont en train de dire et de faire, il est l'activité dynamique du web qui évolue sans cesse. Le flux est en quelques sortes l'illustration de la théorie du village global de McLuhan<sup>9</sup>, dans le sens où l'on vit grâce à lui dans un même temps, au même rythme et dans un même espace : la toile. Le flux de données est en fait un contenu textuel et hypermédia en permanence en train d'être créé et qui est le reflet de l'activité des utilisateurs du réseau.

L'édition en réseau donc, qui regroupe toutes les publications nativement conçues pour être diffusées et consultées sur internet, n'est pas un livre. En effet les différentes notions associées au livre depuis le début de ce travail d'écriture ne sont pas retrouvées dans le cas d'une édition en réseau. Internet et l'écran génèrent en fait de nouvelles pratiques éditoriales, qui transforment le contenu livresque et notre rapport à ce dernier. Un livre en réseau n'a pas, par exemple, de clôtures concrètes, un début et une fin qui viennent clairement délimiter son contenu. L'hypertexte en effet, dans le cas d'une édition en réseau, peut faire traiter à un contenu une quantité innombrable de thèmes, à travers une infinité de liens et de pages. Le fait qu'il soit un ouvrage initialement conçu pour le réseau lui confère aussi la capacité d'être complété et d'évoluer en permanence, tant dans son fond que dans sa forme ; d'être support à un contenu réinscriptible. L'édition en réseau permet alors aux internautes de naviguer au sein d'un contenu en train de s'écrire, mais aussi, grâce aux aspects communautaire et instantané qui caractérisent l'internet, de formuler leurs réactions, leurs questions et d'apporter des précisions. Le discours dans le cas d'une édition en réseau est alors matière au dialogue, au débat et à l'échange (comme pour le livre traditionnel mais d'une manière plus forte encore), du fait de l'accès « universel » mais aussi des valeurs participative

et collaborative qui caractérisent le réseau. Sur le web nous diffusons, nous partageons, et tout le monde peut désormais avec lui, à travers une pratique éditoriale, diffuser ses créations ou ces idées et devenir un potentiel auteur du réseau. L'édition en réseau est notamment définie donc par le rapport étroit qu'elle entretient avec le flux de données. Comme lui, son contenu est en mouvance perpétuelle, il évolue et se complète ; il change, et ce changement est un des principaux éléments le définissant.

8 Nova Spivack, « Bienvenue dans le flux: un nouvel âge pour le web », dans *Read/Write Book*.  
*op. cit.* p.85.

9 Marshall Mc Luhan et Quentin Fiore, *The Medium is the Message*, Londres, Penguin Books, 2008. Éd. or. 1967.

#### **IV. LE POSSIBLE RENOUVEAU DU LIVRE IMPRIMÉ**

De la même manière que la technologie de l'imprimé, à l'époque de sa création, a transformé le livre et a considérablement fait augmenter la quantité de contenus publiés; la technologie numérique, avec le réseau, rend n'importe quel contenu publiable et diffusible, par n'importe qui et à n'importe quel moment. L'écriture et l'écrit, qui sont omniprésents dans nos sociétés contemporaines, perdent encore une fois de leur aura et de la formidable valeur symbolique dont ils étaient investis avant la diffusion en masse de livres imprimés, comme le souligne Niccolò Perotti, humaniste et érudit italien, dans sa lettre<sup>1</sup> à Francesco Guarnerio, en 1471, une vingtaine d'années après l'invention de Gutenberg.

«Mon cher Francesco, je n'ai cessé ces derniers temps de louer l'époque où nous vivons à cause du don superbe, divin même, de la nouvelle espèce d'écriture qui nous a été récemment apporté d'Allemagne. En fait j'ai vu un seul homme imprimer en un mois autant qu'auraient pu en écrire à la main plusieurs personnes en un an. (...) C'est pour cette raison que j'ai été conduit à espérer que, dans un bref délai, nous aurions une telle quantité de livres que pas un seul ouvrage ne pourrait être obtenu faute de moyens ou par manque. (...) Cependant — ô pensées erronées et ô combien humaine — je vois que les choses ont tourné de manière différente de ce que j'avais espéré. Car, à présent que n'importe qui est libre d'imprimer ce qu'il veut, on ignore souvent le meilleur et on écrit au contraire, simplement pour le divertissement, ce qu'il serait préférable d'oublier ou, mieux encore, d'effacer de tous les livres. Et même quand on écrit quelque chose qui mérite d'être lu, on le tord

---

1 Robert Darnton, *op.cit.* p.20-21.

et le corrompt au point qu'il vaudrait bien mieux se passer de tels livres, plutôt que d'en avoir mille exemplaires qui répandent des faussetés de par le vaste monde.»

Avec le réseau et l'abondance qui le caractérise, le contenu livresque est encore moins le contenu «sacré» qu'il a pu être par le passé, un condensé de culture. En effet «le livre à longtemps été considéré comme un objet privilégié, possédant un statut exceptionnel, dépositaire de la parole divine ou des textes fondateurs d'une société donnée<sup>2</sup>». L'imprimé ne tend-il pas, face à la profusion qui caractérise le réseau, à regagner ce caractère et son aura?

Un problème engendré à mes yeux par la dématérialisation, est qu'elle fait passer pour inexistante, dans l'imaginaire du moins, la forme fixe et figée d'un discours. Aujourd'hui avec le réseau, si l'on recherche un contenu «du moment» et qui est sujet à polémique, nous tomberons, du fait de ce qui caractérise la pratique éditoriale en réseau, sur le texte le plus mis à jours et qui est considéré, par son responsable ou par la communauté qui est à son origine, comme le plus juste dans ce qu'il a à dire. Avec le réseau, on perd d'une certaine manière cet état d'une pensée ou d'une idée à un moment précis, et donc représentative d'un contexte particulier. Même si des systèmes évolués d'historiques et d'archives sont de nos jours mis en place pour sauvegarder les diverses versions d'un contenu (je pense ici notamment aux divers Wikis), l'écran (support unique), en fait disparaître, dans l'imaginaire en tout cas, les formes et versions antérieures.

De plus, il n'est pas rare de voir des contenus du réseau disparaître avec le temps. Un lien hypertexte n'a en effet aucune durée de vie fiable ou stable, contrairement à l'imprimé. Du jour au lendemain, du fait d'une simple suppression ou d'un changement d'adresse, un lien peut «mourir» et devenir la fameuse *erreur 404* que l'on rencontre fréquemment sur la toile. Il est intéressant de remarquer à ce sujet la manière dont est référencé un contenu du réseau quand il est mentionné dans un ouvrage imprimé, où il est préférable de citer la date à laquelle il a été visité étant donné que le contenu est sujet à être modifié, ou même à disparaître. Dans cette même optique de contenus qui s'effacent, le flux dont je

parlais dans la partie précédente, qui est en mouvement permanent, fait disparaître les anciennes publications dans la quantité de publications faites au jour le jour. Le flux génère en fait, avec le temps, l'oubli et la disparition de ce qu'il avait donné à lire, à apprendre et/ou à comprendre dans le passé. Le flux est comme un feu pour la mémoire, il est une sorte d'autodafé continu de son propre contenu.

James Bridle qui est un écrivain, artiste, technogiste anglais qui s'autoédite et qui traite beaucoup dans son œuvre de la culture et des technologies a conçu à ce propos un ouvrage, *My life in tweet*<sup>3</sup>, qui regroupe au sein d'un livre imprimé, tout les tweets qu'il a posté sur son compte entre l'année 2007 et 2009. La forme papier est alors une alternative à ce problème du flux de données et de la notion de mémoire, dans le sens où elle permet de le fixer, de le figer et de le sauvegarder. Le livre imprimé reste encore aujourd'hui le moyen le plus ergonomique de faire mémoire avec certitude d'un discours, grâce à la matérialité même qui lui est donné ; le discours devient un objet, il devient un livre.

Je trouve intéressant de rapprocher le flux de données ainsi que la forme dématérialisée du livre aux palimpsestes utilisés au Moyen Âge entre le VII<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle. Le palimpseste est un texte manuscrit, inscrit sur un parchemin préalablement utilisé et dont on a fait disparaître les inscriptions pour y écrire à nouveau. Le parchemin, matériau rare et cher à cette période, était débarrassé de son contenu grâce à de la pierre ponce, afin d'être réutilisé comme support pour un autre texte. L'écran et le livre électronique en général, sont d'une certaine manière, comme ces palimpsestes. L'écran est en fait un perpétuel palimpseste. Chacune des pages et chacun des discours lus sur l'écran, de la tablette ou de l'ordinateur, viennent effacer les précédents et les faire disparaître matériellement. Le livre électronique et le nouvel écosystème de la connaissance qu'il engendre, sont aussi de cette façon, associables au *Livre de sable* de Borges. Ils donnent en effet au possesseur d'une tablette la possibilité de lire, sur un support unique, tous les livres numérisés, numériques et en réseau. Le support de lecture électronique devient ainsi un livre de sable, un livre des livres, dont le nombre de pages est exactement infini, et où «aucune n'est la première, aucune n'est

2 Christian Vandendorpe, *op. cit.* p.173.

3 James Bridle, *My Life in Tweets : February 2007—February 2009*, Londres, @stml, 2009.

la dernière<sup>4</sup>. Le discours d'un livre présenté sur un écran, dans son immatérialité, s'efface et disparaît donc au milieu de la grande quantité d'informations que le support numérique et le réseau sont disposés à nous faire lire.

Mais le contenu peut aussi disparaître de manière « intentionnelle ». Il y a par exemple cette polémique évoquée dans *L'Édition électronique*<sup>5</sup>, datant de 2009, lorsque *Amazon* ne possédant pas les droits d'auteurs avait retiré deux ouvrages de Georges Orwell (1984 et *La Ferme des animaux*) de sa bibliothèque numérique, et les avait de cette manière soustrait aux bibliothèques de toutes les personnes possédant un *Kindle* et l'ayant acheté. *Amazon* ne vend pas les livres mais uniquement une permission de les lire dans leurs formes dématérialisées sur le support de lecture qu'ils commercialisent, le *Kindle*. Ce qui est intéressant dans cette histoire, c'est que le retrait des textes de Georges Orwell fait directement référence à son œuvre 1984. Cette manipulation de la bibliothèque numérique des clients d'*Amazon* peut tout à fait être mise en parallèle avec le règne de *Big Brother* et sa mainmise sur les archives. Les archives, une fois modifiées, transforment l'histoire et modifient le rapport au monde d'une société. Dans une appréciation paranoïaque du futur et de l'édition en réseau, on peut imaginer que ce que ne permettait pas l'imprimé, devient possible avec le numérique : réécrire l'histoire et le monde à sa convenance.

Quoiqu'il en soit, le format numérique n'est pas encore un moyen de conservation très sûr. Nous ne sommes en effet, pas certains de la pérennité des supports et des formats propres au numérique, mais aussi des contenants dans lesquels ils sont stockés. Comme le signale Robert Darnton<sup>6</sup>, «les bits se dégradent avec le temps. Les documents se perdent dans le cyberspace à cause de l'obsolescence du support sur lequel ils sont cryptés. Matériels informatiques et logiciels disparaissent à un rythme angoissant. À moins que ne soit réglé le problème très contrariant de la conservation numérique, tout les textes «nés de la numérisation» appartiennent à une espèce menacée». Joël Faucilhon dans son texte «Portrait du pirate en conservateur de bibliothèque» explique à ce sujet que

le numérique est d'une fragilité extrême pour deux raisons principales. Premièrement par «l'extrême hétérogénéité des formats employés, souvent propriétaire, avec lesquels le savoir numérique est construit. Du côté du livre, par exemple, beaucoup d'éditeurs sont obligés de refaire les maquettes de leurs livres déjà composé il y a parfois cinq ans, mais sous des logiciel qui n'existent plus, ou dont la comptabilité avec les versions actuelles n'est qu'apparente<sup>7</sup>. Dans un second temps en raison «de la nature des supports. Que ce soit l'optique (CD-ROM, etc), ou les supports magnétique tels que les disque durs, il s'agit d'éléments extrêmement fragiles, prompts à s'effacer rapidement, et pas seulement de manière intentionnelle<sup>8</sup>».

Il faut aussi ajouter à cela ce dont Jean-Claude Carrière et Umberto Eco parlent dans leurs ouvrage *N'espérez pas vous débarrasser des livres*<sup>9</sup>. Notamment du fait qu'ils aient vu apparaître plusieurs nouveaux dispositifs et supports de stockage de l'information et de nos mémoires personnelles, auxquels nous avons déjà tourné le dos (disquettes, cassettes, CD-ROM). Il est intéressant de remarquer que, contrairement au livre imprimé qui est autosuffisant, nous avons besoin pour consulter une disquette par exemple, d'avoir conservé l'outil adapté à son décryptage. Ces dispositifs et supports de stockage, dont parlent les deux auteurs, dépendent en effet de technologies permettant de les lire, et ces dernières évoluent sans cesse. Les technologies s'améliorent et viennent ainsi se substituer aux anciennes, à leurs ancêtres, qui finissent alors par disparaître en emportant avec elles une grande partie des contenus créés au moment où elles étaient d'actualité.

L'autosuffisance et la pérennité d'un livre imprimé sont réelles. Bien plus qu'avec un livre électronique, un livre papier est mémoire puisqu'il permet de conserver des discours remontant parfois aux premières impressions à caractères mobiles, il y a plus de cinq cents ans. J'aime rapprocher cette idée des dires de Victor Hugo, lorsqu'il parle du livre imprimé dans son ouvrage *Notre-Dame de Paris*, en le comparant à l'architecture. «L'architecture ne sera plus l'art social, l'art collectif, l'art dominant. Le grand poème, le grand édifice, le

—  
7 Joël Faucilhon, «Portrait du pirate en conservateur de bibliothèque», dans *Read/Write Book*, *op. cit.* p.106.

8 *Ibid.* p.107.

9 Jean-Claude Carrière et Umberto Eco, *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2009, p.23-25.

4 Jorge Luis Borges, *Le Livre de sable*, Paris, Édition Gallimard, 1978, p.141. Éd. or. 1975.

5 Marin Dacos et Pierre Mounier, *op. cit.* p.9-10.

6 Robert Darnton, *op. cit.* p.143.

grand œuvre de l'humanité ne se bâtira plus, il s'imprimera<sup>10</sup>». Le livre papier est architecture. Il est un espace pérenne de la création, de la connaissance et du savoir humain.

Pierre Faucheur, graphiste appartenant au *Club français du livre*, et Irma Boom, graphiste néerlandaise spécialisée dans la conception d'ouvrages imprimés, parlent quant à eux de «l'architecture du livre», mais aussi du fait que la matérialité de l'objet fasse sens. Un volume, un format, une reliure, ou encore un choix de caractères typographiques et de mise en page, fixés sur le papier par un procédé d'impression, viennent compléter le contenu textuel et/ou visuel afin de rendre sensorielle la lecture et la compréhension d'un discours. Chose nettement moins réalisable avec un livre électronique, qui n'a pas de volume propre à ce qu'il donne à lire ou à voir, et qui à un format défini par le support de lecture, auquel la forme du contenu s'adapte (en plus d'être sujette à des possibles changements de présentation de la part du lecteur).

«Le plus grand génie d'Irma réside peut-être dans la définition technique et stratégique qu'elle donne à la taille, et dans la façon dont elle joue avec. La taille l'obsède, pas seulement la grandeur, mais aussi la petitesse, la solidité et la légèreté. S'opposant à toute forme de superficialité, Irma propose des livres qui ont du corps, même si ils sont parfois très petits<sup>11</sup>».

J'ai notamment, à l'occasion de ce travail de recherche, découvert un ouvrage qui m'a plus que conforté dans cette idée d'un corps du livre qui vient appuyer le discours : *Sheila Hicks: Weaving as Metaphor*<sup>12</sup>. La maquette et le graphisme de cet ouvrage ont été réalisés par Irma Boom afin de présenter le travail de l'artiste américaine Sheila Hicks, qui expérimente essentiellement le textile dans son œuvre. Ce livre propose une vue du travail de l'artiste à travers une centaine de miniatures, extraites de diverses collections, publiques et privées. Son domaine de prédilection, le textile, est

alors représenté et symbolisé par un travail de la matière sur la tranche de l'objet livre. Les frontières physiques du livre permettent ici, sans même avoir pris connaissance du contenu, d'évoquer une valeur fondamentale de l'œuvre de Sheila Hicks. Le livre lui-même, du fait de ses qualités physiques et tactiles mais aussi du fait de l'apparence visuelle de son volume, nous parle de la valeur matérielle des travaux de l'artiste et évoque les franges de ses œuvres en textile. Irma Boom dit de ses ouvrages<sup>13</sup>, que «par leur taille, leur volume, leur poids, (ses) livres ont une présence physique<sup>14</sup>». Si la forme peut apparaître comme très affirmée, elle est aussi toujours déterminée par le contenu. Cette matérialité, porteuse de sens, confère ainsi à la forme imprimée une certaine valeur artistique. Je pense qu'en cela, le livre imprimé tend à regagner en valeur et en importance, mais aussi en qualité (dans la réalisation de l'objet tout au moins).

10 Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris. 1482*, Paris, Éditions Gallimard, 2009. Éd. or. 1831.

11 Rem Koolhaas, Mathieu Lommen, Irma Boom, *Irma Boom : L'architecture du livre 2013-1986*, Eindhoven, Lecturis, 2013, p.7-8.

12 Nina Stritzler-Levine, *Sheila Hicks : Weaving as Metaphor*, New Haven, Yale University Press, 2006.

13 Dans une publication réalisée à l'occasion d'une rétrospective de son travail, *Irma Boom : L'architecture du livre 2013-1986*, à l'Institut Néerlandais à Paris, du 18/09/13 au 15/12/13.

14 Rem Koolhaas, Mathieu Lommen, Irma Boom, *op. cit.* p.70.

**UN FUTUR ERGONOMIQUE  
ÉDITORIALEMENT ?**

*«Imprimés sur le papier ou conservés dans des serveurs, (les livres) incarnent le savoir et leur autorité découle de bien autre chose que de la technologie qui entre dans leur fabrication»*

*Robert Darnton, op.cit. p.22.*

Le livre imprimé donne une matérialité au discours en délimitant son début et sa fin. De cette façon la forme livre, imprimé ou à l'écran, et le fait qu'il soit un contenu clos, contraignent l'auteur dans sa façon d'amener les éléments nécessaires à la compréhension de ce qu'il veut dire et faire entendre. La forme livre optimise d'une certaine façon le langage parlé dans le sens ou ce dernier, une fois écrit au sein d'un ouvrage doit être intelligible du lecteur qui le tient dans ses mains et qui le lit seul, du début à la fin. L'écrit, donné à lire dans la structure d'un livre clos est alors une face idéalisée du langage, et les éléments nécessaires à sa compréhension globale s'y enchainent généralement de façon chronologique, au fur et à mesure de la lecture, qui est elle aussi chronologique, du fait des pages qui se suivent et qui forment l'ouvrage. Ainsi le discours présenté dans un livre est histoire. Histoire dans le sens où il est pensé par l'auteur de façon à avoir un début et une fin, commencer à un point *A* et se terminer à un point *B*. Contrairement à Philip Roth<sup>1</sup>, qui dit dans une interview que le livre imprimé et la culture du livre sont voués à disparaître dans un avenir proche, je pense, comme Paul Auster<sup>2</sup> dans la réponse qu'il lui fait, que le monde à besoin d'histoires, et qu'il en aura toujours besoin; écrites et stimulant l'imaginaire d'une façon unique, propre à la culture du livre imprimé. Ainsi je crois que la forme livre, au contenu fixe et clos, présentée sur l'écran ou sur le papier, conservée dans des serveurs ou dans des bibliothèques, ne peut pas disparaître.

Le livre est un vecteur de la connaissance, de la création et des

---

1 Philip Roth, «The Nove lis a Dying Animal», [vidéo] *TheDailyBeastVideo*, <http://www.youtube.com/watch?v=N7mjsNLNzbc>.

2 Paul Auster, «Why Roth Is Wrong About the Novel», [vidéo] *Big Think*, <http://www.youtube.com/watch?v=U4I0h0kNH4M>.

idées et il faut aussi je crois arrêter de penser en terme de support. L'imprimé et l'électronique ont en effet tous les deux des avantages intrinsèques à leurs utilisations et aux diverses possibilités qu'ils offrent. Alors que l'imprimé fige, rend mémoire et sacrifie un discours, l'électronique le rend plus «accessible», peut permettre d'augmenter un contenu via des ajouts sonores, animés et de l'hypertexte, mais génère aussi de nouvelles formes de publications et pratiques éditoriale dans sa capacité à être pensé pour le réseau. Une encyclopédie par exemple, archétype du savoir en livre, est bien plus ergonomique sous une forme dématérialisée et sur l'internet : recherche via un outil adapté dans toute la banque de données que l'encyclopédie représente ; liens hypertextes et infinité des pages consultables ; compléments sonores et animées ; mises à jour... Une version imprimée permettra cependant une archive plus sûre et un gel de l'état de la connaissance au moment de son impression. L'émergence du numérique ne signifie donc pas à mes yeux la fin de l'imprimé, mais une optimisation des outils et des supports en fonction des objectifs propres à une publication. Ainsi «à terme le lecteur tendra à exiger que chaque œuvre apparaisse sur le support le plus adéquat et le plus fonctionnel, compte tenu des usages de lecture prévus<sup>3</sup>».

Il y a aussi, à mon avis, des avantages évidents à la considération du support électronique, et sa complémentarité avec le livre papier. L'écran ainsi que la dématérialisation des contenus en plus de rendre le support livre hypermédia, permettent en effet de le rendre interrogable. Un contenu sauvegardé par un procédé d'impression, peut dans sa version sur écran, être consulté par des entrées distinctes à chaque lecteur, en fonction de la problématique à laquelle le lecteur s'intéresse, si il ne souhaite pas lire l'ouvrage dans son intégralité par exemple. Le réseau pour sa part confère au livre une nouvelle façon d'être diffusé ; il permet notamment de rendre le livre accessible à un très grand nombre et presque instantanément. Nous savons à ce propos que la diffusion des livres et le fait qu'ils soient à la portée de tous peuvent changer le

monde. Comme l'évoque Hervé Le Tellier au cours d'une émission radio<sup>4</sup>, la Bible diffusée à partir de Gutenberg, va permettre dans sa traduction allemande d'être saisie par le peuple germanique, de fonder la langue allemande et simultanément d'établir un rapport complètement nouveau à Dieu dans un monde qui sort du Moyen Âge. Aujourd'hui, avec l'écran et le réseau, les capacités de diffusion du livre explosent et gagnent en rapidité. À cela il faut ajouter que le réseau est aussi une nouvelle façon de considérer la pratique éditoriale, éphémère et évolutive. Éphémère, en quelques sortes, à cause du rapport que cette pratique peut entretenir avec le flux et l'abondance d'informations, mais aussi à cause du manque de certitudes vis à vis de la pérennité des supports et des formats de sauvegarde du numérique.

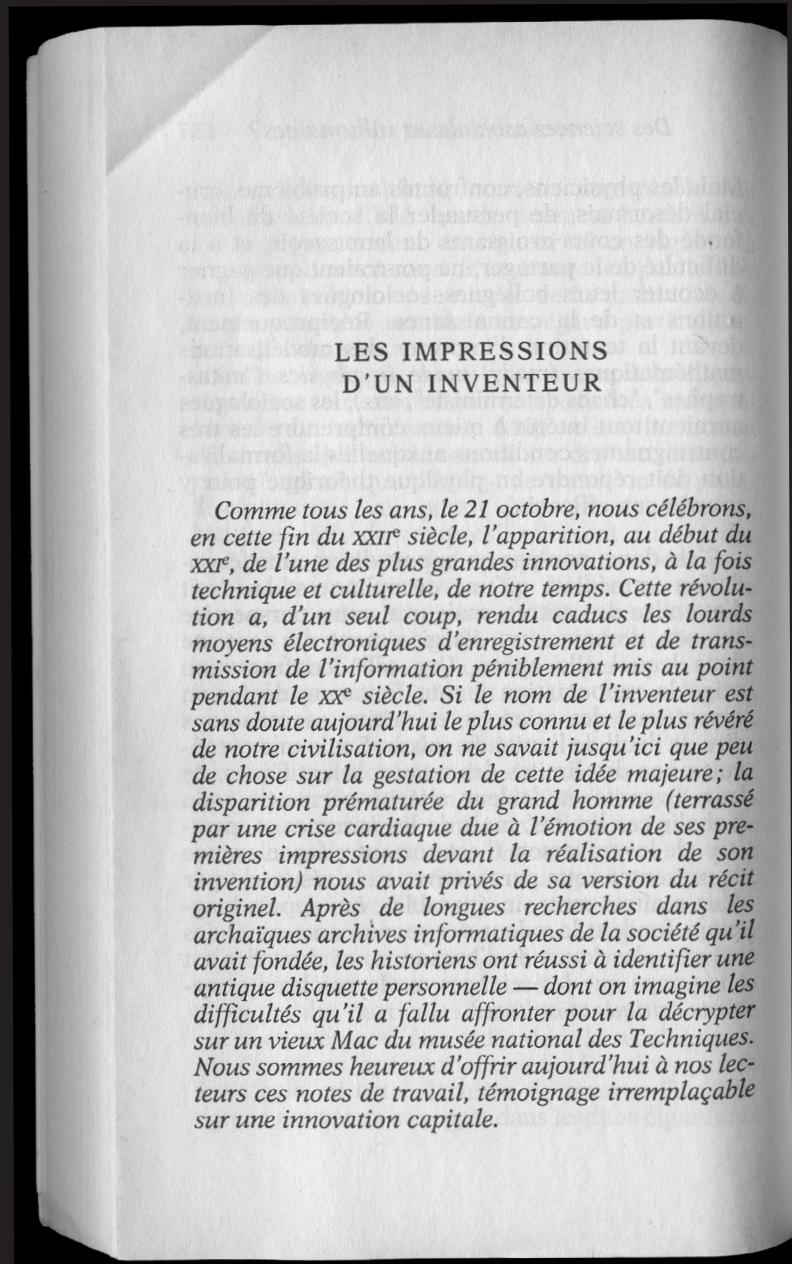
L'histoire du livre et sa culture sont donc avec l'électronique destinés à connaître de grandes nouveautés et le numérique à travers le livre va probablement générer de nouveaux grands courants de pensés et de créations, hypermédias et sollicitant le lecteur d'une façon nouvelle, l'intégrant peut-être ainsi dans le processus de création du discours. Cependant, je crois que le livre traditionnel et imprimé, n'a pas pour unique destin l'écran. Je pense même qu'il tend à regagner en valeur et que le travail qui sera mis en œuvre pour le réaliser va gagner en sens et en qualité. J'ai de cette manière envie de croire que l'amour que je porte à la matérialité du livre imprimé et aux sens apportés par sa forme vont se populariser. En effet le flux de données et la profusion de contenus qui défilent sur le réseau, vont à mes yeux redonner un caractère de référence à l'ouvrage matérialisé. Ne sera-t-il pas prochainement comme le gage d'une certaine qualité du discours qu'il contient ? Un support aux discours auxquels l'on souhaite donner corps et faire mémoire avec certitude ? En effet le livre, sous sa forme papier, imprimé relié, est à l'instar de la roue, une invention parfaite pour ce qu'il lui est demandé de faire. Dans son cas, conserver et diffuser un discours.

3 Christian Vandendorpe, *op. cit.* p.245.

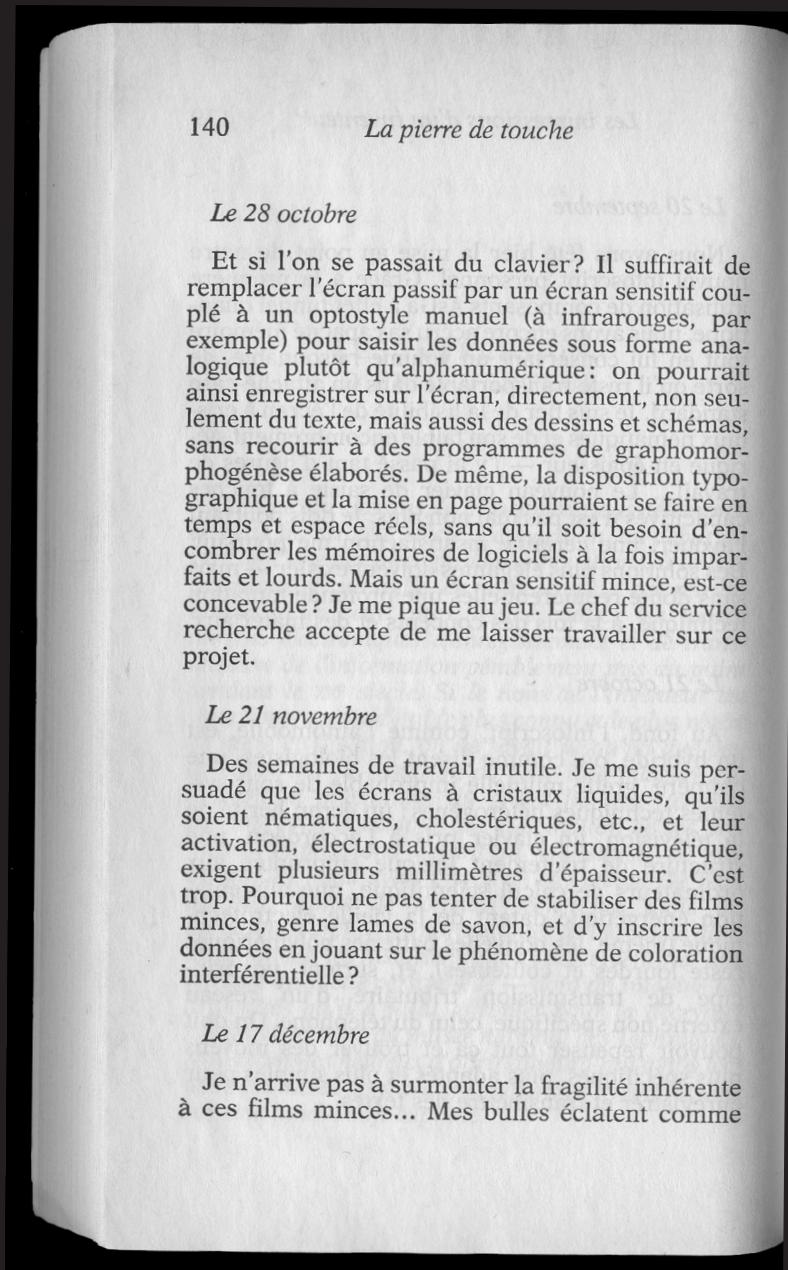
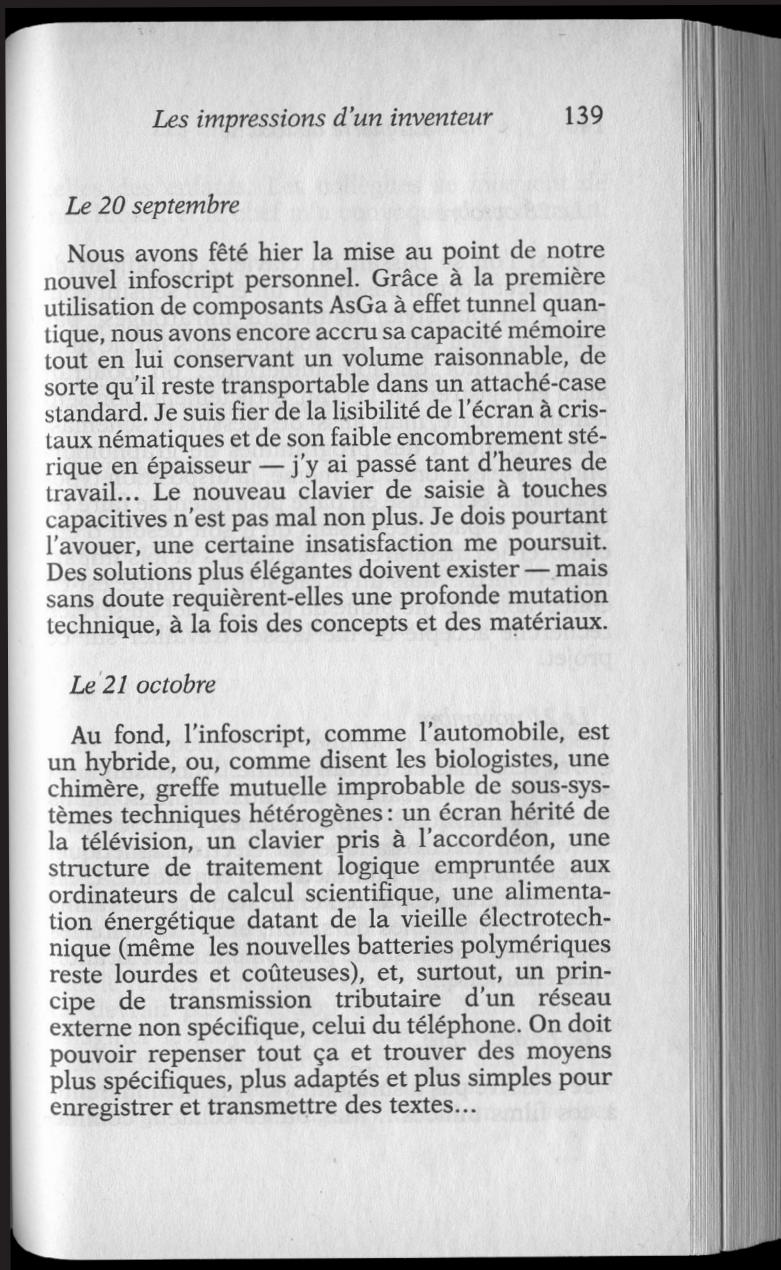
4 Hervé Le Tellier, «La culture du livre, de la Renaissance à l'âge numérique» [émission radio], *La grande table (1<sup>re</sup> partie)*, par Carole Broué, 14 mai 2013, France Culture, [http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-la-culture-du-livre-de-la-renaissance-a-l%E2%80%99age-numerique-2013-05](http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-la-culture-du-livre-de-la-renaissance-a-l-age-numerique-2013-05).

## **ANNEXES**

Jean-Marc Lévy-Leblond,  
«Les impressions d'un inventeur»,  
*La Pierre de touche. La science à l'épreuve...*,  
Paris, Éditions Gallimard, 1996.



*Comme tous les ans, le 21 octobre, nous célébrons, en cette fin du XXI<sup>e</sup> siècle, l'apparition, au début du XX<sup>e</sup>, de l'une des plus grandes innovations, à la fois technique et culturelle, de notre temps. Cette révolution a, d'un seul coup, rendu caducs les lourds moyens électroniques d'enregistrement et de transmission de l'information péniblement mis au point pendant le XX<sup>e</sup> siècle. Si le nom de l'inventeur est sans doute aujourd'hui le plus connu et le plus révéré de notre civilisation, on ne savait jusqu'ici que peu de chose sur la gestation de cette idée majeure; la disparition prématurée du grand homme (terrassé par une crise cardiaque due à l'émotion de ses premières impressions devant la réalisation de son invention) nous avait privés de sa version du récit originel. Après de longues recherches dans les archaïques archives informatiques de la société qu'il avait fondée, les historiens ont réussi à identifier une antique disquette personnelle — dont on imagine les difficultés qu'il a fallu affronter pour la décrypter sur un vieux Mac du musée national des Techniques. Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs ces notes de travail, témoignage irremplaçable sur une innovation capitale.*

*Le 28 octobre*

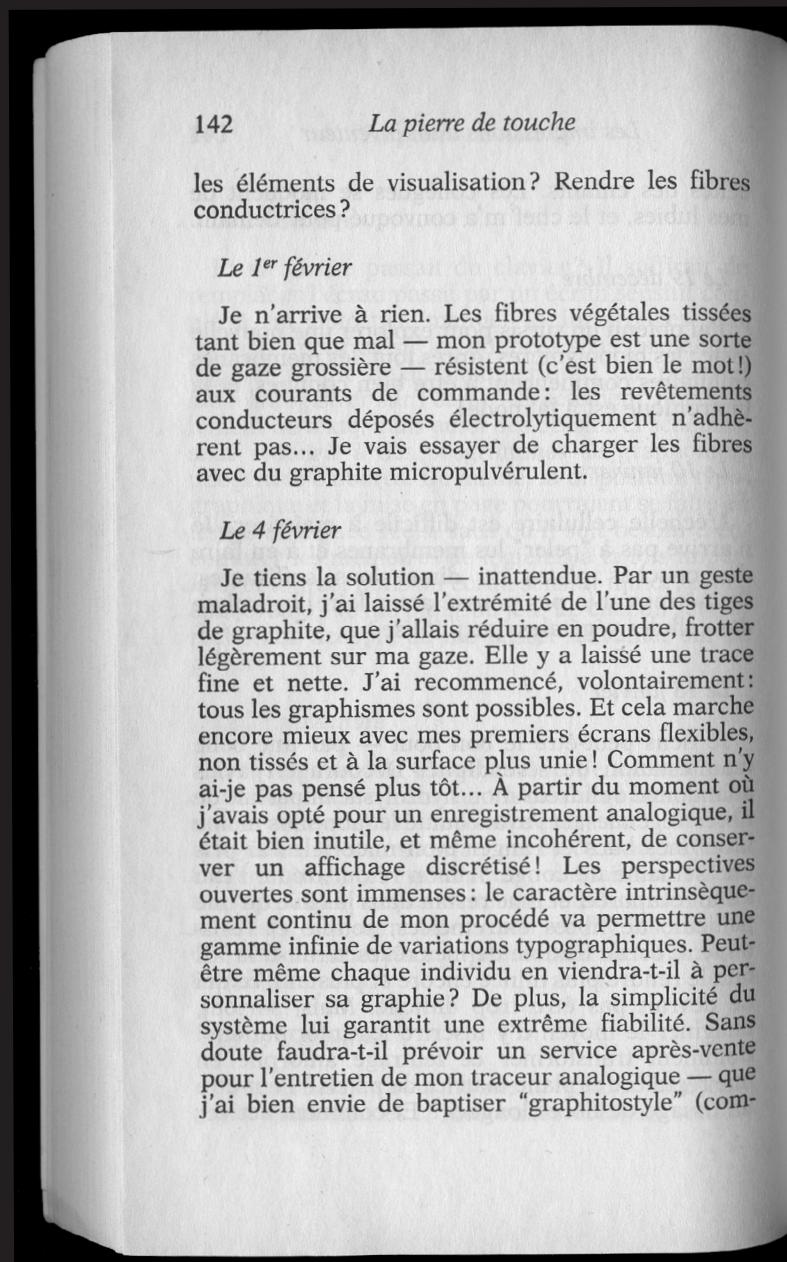
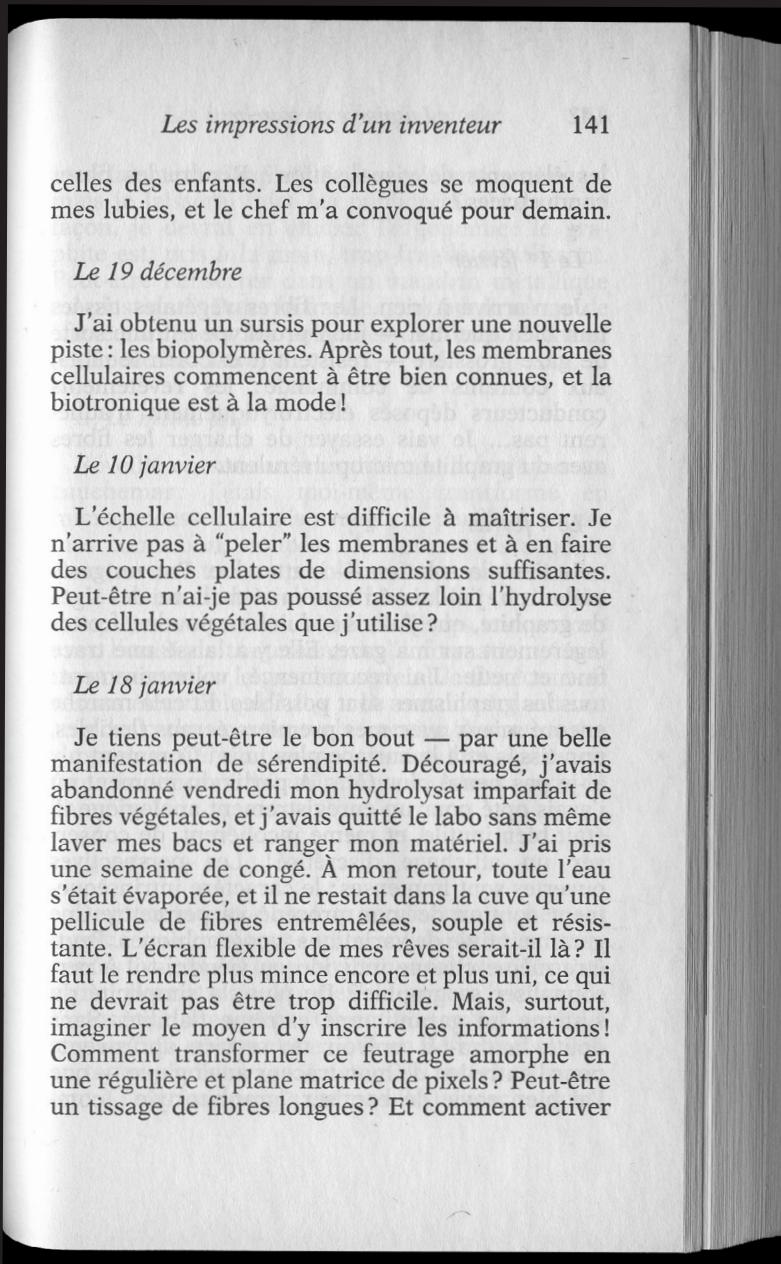
Et si l'on se passait du clavier? Il suffirait de remplacer l'écran passif par un écran sensitif couplé à un optostyle manuel (à infrarouges, par exemple) pour saisir les données sous forme analogique plutôt qu'alphanumérique: on pourrait ainsi enregistrer sur l'écran, directement, non seulement du texte, mais aussi des dessins et schémas, sans recourir à des programmes de graphomorphogénèse élaborés. De même, la disposition typographique et la mise en page pourraient se faire en temps et espace réels, sans qu'il soit besoin d'encombrer les mémoires de logiciels à la fois imparfaits et lourds. Mais un écran sensitif mince, est-ce concevable? Je me pique au jeu. Le chef du service recherche accepte de me laisser travailler sur ce projet.

*Le 21 novembre*

Des semaines de travail inutile. Je me suis persuadé que les écrans à cristaux liquides, qu'ils soient nématiques, cholestériques, etc., et leur activation, électrostatique ou électromagnétique, exigent plusieurs millimètres d'épaisseur. C'est trop. Pourquoi ne pas tenter de stabiliser des films minces, genre lames de savon, et d'y inscrire les données en jouant sur le phénomène de coloration interférentielle?

*Le 17 décembre*

Je n'arrive pas à surmonter la fragilité inhérente à ces films minces... Mes bulles éclatent comme



*Les impressions d'un inventeur*      143

merciallement Graph'O-Styl serait encore mieux, mais je laisserai faire les publicitaires); de toute façon, je devrai en étudier l'ergonomie: le graphite est, pris à la main, trop fragile et salissant. Peut-être l'enserrer dans un mandrin métallique ou plastique? Dans la foulée, j'adopte le terme de "flexécran" pour les pellicules de fibres. Demain, je dépose les brevets!

*... Le même jour*

Réveillé en sursaut au milieu de la nuit par un cauchemar: j'étais moi-même transformé en microprocesseur, mais aveugle et paralysé, toutes mes connexions coupées. Je comprends soudain avec terreur: tout au problème de l'enregistrement et de la visualisation des entrées et des sorties, j'ai complètement oublié la nécessité des connexions avec l'unité de traitement de l'information. Comment raccorder le graphitostyle et le flexécran au réseau électronique? Il y a là une discordance au sein des cadres conceptuels (continu/discret) et des supports matériels (amorphes/cristallins) qui est de toute évidence rédhibitoire. Que de temps perdu en chimères!

*Le 5 février*

De toute façon, le chef du service m'a sèchement signifié que mes recherches solitaires et extravagantes avaient été trop longtemps tolérées. Il m'assigne pour tâche de perfectionner l'écran de l'infoscript standard. Objectifs (grandioses!!!): gagner 5 % en contraste, 3 % en définition et 2 % en temps de balayage. Le modèle actuel est pourtant à l'extrême pointe des possibilités techniques!

144

*La pierre de touche*

*Le 18 février*

Toutes les nuits, ce rêve récurrent où je suis un microprocesseur fonctionnant à vide, les électrons circulant en vain dans mes circuits et composants, sans issues.

*Le 20 février*

L'illumination! Ce rêve me donnait la clé, depuis des jours... Je dois effectivement devenir moi-même le processeur et tout sera réglé. Il suffit de transférer toutes les fonctions de traitement de l'information du microordinateur au cerveau humain! Il a suffisamment de volume mémoire inoccupé, et peut certainement prendre en charge les tâches, élaborées certes, mais à sa portée, de contrôle graphique (via le système asservi bras-main-graphito-style), de correction orthographique, de mise en page, etc. Ce n'est jamais que l'aboutissement naturel de l'orientation biotronique que j'ai donnée à mon projet depuis le début. C'est une simplification drastique, révolutionnaire même, de toute la chaîne graphique. Comme l'infoscript, avec son encombrant volume, son pauvre clavier à touches, son étroit écran, sa lourde alimentation, paraîtra dérisoire à nos enfants munis de légers graphito-styles et d'élégants flexécrans, et équipés de subtils neurologiciels implantés dans leurs petites têtes!

*Le 1<sup>er</sup> avril*

Tout est allé si vite ces dernières semaines. Après avoir déposé mes brevets, j'ai démissionné et fondé une nouvelle entreprise en débauchant

*Les impressions d'un inventeur*

145

quelques collègues, surtout des services développement et marketing. Ils ont aussitôt commencé à décliner mes concepts tous azimuts. Nous avons avec stupeur pris conscience que le flexécran (que nos vendeurs ont rebaptisé FEUIL — Flex Écran Universel à Information Libre) était réversible : rupture radicale avec l'écran traditionnel, il fonctionne recto verso ! Nous avons ensuite imaginé des appareils multiécrans : la minceur du flexécran permet d'en lier plusieurs centaines sous un encombrement plus faible que les anciens infoscripts ! Le volume d'informations disponibles en consultation directe, avec possibilité d'accès non séquentiel et permanence temporelle de l'affichage, est gigantesque. Nous avons perfectionné les scripteurs individuels (une matrice de bois pour le graphite, avec un roto-affûteur miniaturisé individuel qui supprime le service après-vente ; un autre modèle très ingénieux à transfert de liquide pigmenté, baptisé Styl'O-Graph ; et même, pour les nostalgiques, une petite machine à clavier, la Dactyl'O-Graph).

*Le 12 mai*

Notre département développement vient d'inventer des procédés de reproduction à grande échelle qui permettent en un court laps de temps d'obtenir des centaines de milliers de feuillets portant le même texte — sans qu'il soit besoin des lourdes interconnexions par câble ou faisceau qui seules permettaient le transfert entre les anciens écrans électroniques. Après une étude de marché approfondie, le département marketing m'a convaincu de lancer notre nouveau produit multi-feuilles sous l'appellation "Librécran" et de fonder

146

*La pierre de touche*

toute notre promotion sur la liberté de l'utilisateur. Nous entrevoyons le développement d'un marché double, celui de l'enregistrement individuel, à partir de librécrans vierges, et celui de la transmission collective, avec des librécrans scriptés produits en grande série.

*Le 21 octobre*

Un jour de fête... Le succès du librécran est tel que le parler populaire s'en est emparé. Apocope aidant, les gens parlent maintenant de "libres" pour nos feuilletés. On voit même apparaître des boutiques qui s'intitulent "librarias"... Demain, nous inaugurons nos premières machines à reproduire — j'en attends une forte impression.

## INDEX

*Sur le principe de la littératie informationnelle (évoqué dans ce mémoire et définie dans cet index), toutes les définitions données ici sont les retranscriptions (résumées à l'essentiel) des articles proposés par Wikipédia à différents termes utilisés dans ce travail d'écriture et marqués d'une astérisque.*

- A Affordance.** L'affordance est la capacité d'un système ou d'un produit à suggérer sa propre utilisation. 1. On doit à la psychologie la définition originale de l'affordance : elle désigne toutes les possibilités d'actions sur un objet. Cette définition s'est ensuite restreinte aux seules possibilités dont l'acteur est conscient. 2. Par la suite le terme a été utilisé en ergonomie de manière encore plus restreinte : pour se référer à la capacité d'un objet à suggérer sa propre utilisation, par exemple, sans qu'il ne soit nécessaire de lire un mode d'emploi. On parle aussi d'utilisation intuitive (ou du caractère intuitif) d'un objet.

**API's.** En informatique une interface de programmation (*API* pour *Application Programming Interface*) est un ensemble normalisé de classes, des méthodes ou des fonctions qui sert de façade par laquelle un logiciel offre des services à d'autres logiciels.

- B Blog.** Un blog est un type de site web – ou une partie d'un site web – utilisé pour la publication périodique et régulière d'articles, généralement succincts, et rendant compte d'une actualité autour d'un sujet donné ou d'une profession. À la manière d'un journal de bord, ces articles ou « billets » sont typiquement datés, signés et se succèdent dans un ordre antéchronologique, c'est-à-dire du plus récent au plus ancien.

Un blogueur a aujourd'hui loisir de mélanger textes, hypertexte et éléments multimédias (image, son, vidéo, applet) dans ses billets; il peut aussi répondre aux questions et commentaires des lecteurs car chaque visiteur d'un blog peut laisser des commentaires sur le blog lui-même, ou bien contacter le blogueur par courrier électronique.

- E Ergonomie.** L'ergonomie est l'étude scientifique de la relation entre l'homme et ses moyens, méthodes et milieux de travail et l'application de ces connaissances à la conception de systèmes qui puissent être utilisés avec le maximum de confort, de sécurité et d'efficacité par le plus grand nombre.

**F Flux RSS.** RSS (sigle venant de l'anglais *Really Simple Syndication*) est une famille de formats de données utilisés pour la syndication de contenu web. Les flux RSS sont des fichiers XML qui sont souvent utilisés par les sites d'actualité et les blogs pour présenter les titres des dernières informations consultables.

**H Hashtags.** Le *hashtag* (ou encore mot-dièse, mot-clic) est un marqueur de métadonnées couramment utilisé sur internet où il permet de marquer un contenu avec un mot-clé plus ou moins partagé. Composé du signe typographique croisillon «#» (*hash* en anglais), suivi d'un ou plusieurs mots accolés (le *tag*, ou étiquette), il est particulièrement utilisé sur les *IRC* et réseaux sociaux.

**Hypermédia.** Un hypermédia est un média dans lequel les informations ne sont pas seulement de type texte, mais également de type image, son, vidéo ou encore multimédia. C'est une extension de l'hypertexte à des données multimédias.

**Hypertexte.** Un système hypertexte est un système contenant des noeuds liés entre eux par des hyperliens permettant de passer automatiquement d'un noeud à un autre. Un document hypertexte est donc un document qui contient des hyperliens et des noeuds. Un noeud est une unité minimale d'information, notion assez floue qui signifie simplement que l'information d'un noeud sera toujours présentée entière. Les liens entre les parties du texte sont gérés par ordinateur et permettent d'accéder à l'information d'une manière associative ou, tout au moins, d'une façon de naviguer personnalisée, de manière non linéaire, au gré de l'utilisateur. La notion d'hypertexte a trouvé sa plus grande réalisation dans le *World Wide Web*.

**L Littératie informationnelle.** Selon l'*OCDE* (*Organisation de coopération et de développement économiques*), la littératie est «l'aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités» (dans le rapport, *La littératie à l'ère de l'information*, publié le 14 juin 2000). Définie dans le cadre où l'information écrite, tout comme

celle transcrise numériquement, est accédée via une informatique connectée à l'internet, la littératie informationnelle (appelée en anglais : *Information Literacy*) constitue l'une des qualifications-clé dans la société moderne très penchée vers l'informatique pour la résolution des difficultés.

**M Microblogs.** Le microblog ou microblogue est un dérivé concis du blog, qui permet de publier un court article, plus court que dans les blogs classiques, les articles pouvant être de type texte court, mais peuvent également contenir une image ou même une vidéo embarquée. Les flux d'agrégation sont plus légers que dans les blogs traditionnels et peuvent contenir tout le message. La diffusion peut également être restreinte par l'éditeur à un cercle de personnes désirées. Le but des microblogs est de pouvoir diffuser plus souvent des informations en se limitant au minimum utile, à mi-chemin entre messageries instantanées et blogs.

**P Push.** Le *Push Mail* est une technologie de messagerie électronique mobile, consistant à envoyer les messages reçus sur un serveur de messagerie vers un mobile, typiquement un smartphone. À la différence des clients de messagerie traditionnels nécessitant une synchronisation périodique (protocole POP3 par exemple), le *push mail* a comme principe de pousser (*push*) directement les messages vers le mobile.

**R Rhizome.** Le rhizome est la partie souterraine et parfois subaquatique de la tige de certaines plantes vivaces. Le mot vient du grec *ῥίζωμα* qui veut dire «touffe de racines», de *ῥίζα*, la racine.

**S Sérendipité.** La sérendipité est, à l'origine, le fait – pour une découverte scientifique ou une invention technique – d'être ou d'avoir été faite de façon inattendue car accidentellement, à la suite d'un concours de circonstances fortuit; et ceci souvent dans le cadre d'une recherche orientée vers un autre sujet. Dans le cadre d'une recherche d'information sur internet, la sérendipité est, aussi, par ailleurs, et de plus en plus, le fait et le talent de trouver constamment par le biais des liens hypertextuels une grande quantité de choses inattendues mais intéressantes (web, blog, images, forum, vidéos, etc.) bien qu'hors sujet de la recherche.

**T Tag.** Un *tag* (ou étiquette, marqueur, libellé) est un mot-clé ou terme associé ou assigné à de l'information (par exemple une image, un article, ou un clip vidéo), qui décrit une caractéristique de l'objet et permet un regroupement facile des informations contenant les mêmes mots-clés. Les *tags* sont habituellement choisis de façon personnelle par l'auteur/créateur ou l'utilisateur de l'objet.

**Tweet.** Un *Tweet*, ou gazouillis, désigne un message envoyé via *Twitter*. Ces messages sont limités à 140 caractères.

**W Wiki.** Un wiki est un site web dont les pages sont modifiables par les visiteurs, ce qui permet l'écriture et l'illustration collaboratives des documents numériques qu'il contient. Il utilise un langage de balisage et son contenu est modifiable au moyen d'un navigateur web. En 2010, selon *Alexa Internet* (entreprise principalement connue pour fournir des statistiques sur le trafic du web mondial), le plus consulté de tous les wikis est *Wikipédia*.

## **BIBLIOGRAPHIE - SITOGRAPHIE**

*Tout les liens vers des adresses web citées dans ce travail ont été visités pour la dernière fois en janvier 2014.*

## Ouvrages

**Cédric Biagini**, *L'Emprise numérique. Comment internet et les nouvelles technologies ont colonisé nos vies*, Montreuil, Éditions l'échappée, 2012.

**François Bon**, *Après le livre*, Paris, Édition du Seuil, 2011.

**Jorge Luis Borges**, *Fictions*, Paris, Éditions Gallimard, 1983. Éd. or. 1956.

**Jorge Luis Borges**, *Le Livre de sable*, Paris, Éditions Gallimard, 1978. Éd. or. 1975.

**Nicolas Bourriaud**, *Esthétique relationnelle*, Dijon, Les presses du réel, 2001.

**Jean-Claude Carrière et Umberto Eco**, *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2009.

**Marin Dacos** (Sous la direction de), *Read/Write Book. Le livre inscriptible*, Marseille, CLÉO, 2009.

**Marin Dacos et Pierre Mounier**, *L'Édition électronique*, Paris, Éditions La Découverte, 2010.

**Robert Darnton**, *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, Paris, Éditions Gallimard, 2012. Éd. or. 2009.

**Renaud Donnedieu de Vabres, Pierre Nora et Jean-Noël Jeanneney** (Sous la direction de), *L'Avenir du livre*, colloque, le 22/02/07, Paris, transcription écrite disponible à l'adresse : [http://manuscritdepot.com/edition/documents-pdf/Retranscription\\_colloque\\_fevrier\\_2007.pdf](http://manuscritdepot.com/edition/documents-pdf/Retranscription_colloque_fevrier_2007.pdf).

**Milad Doueih**, *La Grande conversion numérique*, Paris, Édition du Seuil, 2008.

**Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer** (Sous la direction de), et la responsabilité scientifique de Pascal Fouché, Jean-Dominique Mellot, Alain Nave [et al.], *Dictionnaire encyclopédique du livre, tome [2] E-M*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2005.

**Marc-André Fournier et Lorenzo Soccavo**, *Peut-on encore lire?*, s.l., Les guides MAF, 2013.

**Victor Hugo**, *Notre-Dame de Paris. 1482*, Paris, Éditions Gallimard, 2009. Éd. or. 1831.

**Rem Koolhaas, Mathieu Lommen et Irma Boom**, *Irma Boom : L'architecture du livre 2013-1986*, Eindhoven, Lecturis, 2013. Éd. or. 2010.

**Alphonse de Lamartine**, *Oeuvres de Lamartine de l'Académie Française*, Bruxelles, Meline, Cans et cie, 1838.

**Annick Lantenois [et al.]**, *Lire à l'écran. Contribution du design aux pratiques et aux apprenissements des savoirs dans la culture numérique*, Paris, Éditions B42 & École supérieure d'art et design Grenoble-Vaience, 2011.

**Jean-Marc Lévy-Leblond**, *La Pierre de touche. La science à l'épreuve...*, Paris, Éditions Gallimard, 1996.

**Alessandro Ludovico**, *Post-Digital Print. The Mutation of Publishing since 1994*, Eindhoven, Onomatopee 77, 2012.

**Alberto Manguel**, *Une Histoire de la lecture*, Arles, Actes Sud, 1998. Éd. or. 1996.

**Marshall McLuhan**, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, Paris, Éditions du Seuil, 1977. Éd. or. 1964.

**Marshall McLuhan et Quentin Fiore**, *The medium is the message*, Londres, Penguin Books, 2008. Éd. or. 1967.

**Christian Vandendorpe**, *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal & Paris, Éditions Boréal, Éditions La Découverte, 1999.

## Articles papier

Nathalie Crom, «Mutation de l'animal lecteur», *Télérama*, n°3319, août 2013.

Robert Darnton, «Le nouvel âge du livre», *Le Débat*, n°105, mai-août 1999.

Guillaume Frauly, «Faucheur architecte du livre», *Étapes*, n°59, février 2000.

Rick Poynor, «Le magicien du livre de poche—Pierre Faucheur», *Étapes*, n°211, mars-avril 2013.

John Stones, «La fin des étagères?», *Étapes*, n°211, mars-avril 2013.

Christian Vandendorpe, «L'hypertexte et l'avenir de la mémoire», *Le Débat*, n°115, mai-août 2001.

## Revues avec numéro dédié

«Vingtième anniversaire : première partie», *Le Débat*, n°110, mai-août 2000.

«Le livre, le numérique», *Le Débat*, n°170, mai-août 2012.

«What A Beautiful Book Is», *Graphic*, n°19, automne 2011.

## Sitographie

*Blogo-numericus. Le blog d'homo-numericus*,  
<http://blog.homo-numericus.net/>  
*Blog de Marin Dacos et Pierre Mounier, dédié à la révolution numérique.*

*Booktwo.org. The blog of James Bridle: literature, technology and the network, since 2006*,  
<http://booktwo.org/>  
*Blog de James Bridle, dédié à l'avenir de la littérature et de l'industrie du livre.*

*Bulletin des Bibliothèques de France*,  
<http://bbf.ensib.fr/>  
*Site de la revue BBF, consacrée au monde des bibliothèques, du livre, des sciences de l'information et de la culture.*

*Erreur d'impression. Publier à l'ère du numérique*,  
<http://espacevirtuel.jeudepaume.org/erreur-dimpression-1674/>  
*Exposition en ligne sur la métamorphose des médias imprimé, proposée par Alessandro Ludovico pour l'espace virtuel du Jeu de Paume.*

*Étherpad*,  
<http://etherpad.org/>  
*Éditeur open-source permettant l'écriture collaborative en temps réel.*

*Étienne Mineur I Archives*,  
<http://www.my-os.net/archives/>  
*Blog d'Étienne Mineur.*

*La Feuille. L'édition à l'heure de l'innovation*,  
<http://lafeuille.blog.lemonde.fr/>  
*Blog d'Hubert Guillaud sur l'édition à l'époque de l'innovation et du numérique.*

*Histoire du livre*,  
<http://histoire-du-livre.blogspot.fr/>  
*Blog dédié au livre et à son histoire.*

*Homo Numericus. Comprendre la révolution numérique*,  
<http://www.homo-numericus.net/>  
*Site et magazine en ligne s'intéressant à la révolution numérique et à ce qu'elle engendre.*

*Irma Boom*,  
<http://www.irmaboom.nl/>  
*Site officiel d'Irma Boom, graphiste néerlandaise spécialisée dans la conception de livres.*

*James Bridle*,  
<http://shorttermmemoryloss.com/>  
*Site officiel de James Bridle, écrivain, artiste et éditeur anglais.*

*Lettres Numériques*,  
<http://www.lettresnumeriques.be/#>  
*Blog dédié à la révolution numérique.*

*Les Signets de la bibliothèque nationale de France*,  
<http://signets.bnfr.fr/acceuil.html>  
*Site présentant une sélection commentée de ressources accessibles par Internet et choisies par les bibliothécaires de la BNF.*

*Le Tiers Livre*,  
<http://www.tierslivre.net/>  
*Site de François Bon sur le livre et la pratique éditoriale à l'époque de l'internet.*

*La Vie des idées*,  
<http://www.laviedesidees.fr>  
*Site proposant une information sur la vie intellectuelle et l'actualité éditoriale, ainsi que des contributions sur les grands enjeux de notre temps, sous la forme d'essais approfondis, d'interviews et de discussions publiques.*

*Volumique*,  
<http://volumique.com/v2/>  
*Site officiel des éditions Volumique.*

## Articles disponibles sur le web

**Stéphanie Chevrier**, «Plaidoyer pour le livre numérique», *La Vie des idées*, 06/10/08, <http://www.laviedesidees.fr/Plaidoyer-pour-le-livre-numerique.html>.

**Etienne Galliard**, «La diversité éditoriale est-elle menacée?», *La Vie des idées*, 20/10/08, <http://www.laviedesidees.fr/La-diversite-editoriale-est-elle.html>.

**Ivan Jablonka**, «Le livre : son passé, son avenir. Entretien avec Roger Chartier», *La Vie des idées*, 29/09/08, <http://www.laviedesidees.fr/Lc-livre-son-passe-son-avenir.html>.

**Bruno Patino**, *Rapport sur le livre numérique*, 30/06/08, [http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/conferen/albanel/rapport\\_patino.pdf](http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/conferen/albanel/rapport_patino.pdf).

**Mathieu Perona**, «Les électrons libres de l'édition», *La Vie des idées*, 08/11/10, <http://www.laviedesidees.fr/Les-electrons-libres-de-l-edition.html>.

**Mariangela Roselli**, «Lire aujourd'hui», *La Vie des idées*, 21/03/13, <http://www.laviedesidees.fr/Lire-aujourd-hui.html>.

**Audrey Williamson**, «Le libraire du XXI<sup>e</sup> siècle», *La Vie des idées*, 29/09/08, <http://www.laviedesidees.fr/Lc-libraire-du-XXIe-siecle.html>.

## Podcast radio

«Les enjeux de valeurs du monde numérique avec Marc Tessier», *Questions d'éthique*, le 13/06/13, **émission de Monique Canto-Sperber, avec Marc Tessier**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-questions-d-ethique-les-enjeux-de-valeur-du-monde-numerique-avec-marc-tessier-2013-06-13>.

«Le prix unique du livre numérique», *Questions d'éthique*, le 31/01/11, **émission de Monique Canto-Sperber, avec Jérôme Pouyet et François Rouet**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-questions-d-ethique-le-prix-unique-du-livre-numerique-2011-01-31.html>.

«État des lieux du livre numérique», *Pixel*, le 31/08/12, **reportage d'Isabelle Lassalle**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-pixel-etat-des-lieux-du-livre-numerique-2012-08-31>.

«La culture du livre, de la Renaissance à l'âge numérique», *La grande table (1<sup>re</sup> partie)*, le 14/05/13, **émission de Caroline Broué, avec Patrick Boucheron, Dominique Cardon et Hervé Le Tellier**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-la-culture-du-livre-de-la-renaissance-a-1%2E%80%99age-numerique-2013-05>.

«Spécial 24h du livre / Les enjeux de l'écriture numérique», *La grande table (1<sup>re</sup> partie)*, le 31/08/12, **émission de Caroline Broué, avec Hervé Le Tellier, Marc Weitzmann et Joy Sorman**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-special-24h-du-livre-les-enjeux-de-l-ecriture-numerique-2012-08>.

«Les faces cachées de l'immatérialité», *Place de la toile*, le 26/01/13, **émission de Xavier de la Porte, avec Philippe Balin, Françoise Berthoud et Cédric Gossart**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-place-de-la-toile-les-faces-cachees-de-l-immaterialite-2013-01-26>.

«Culture du livre, culture des écrans», *Place de la toile*, le 23/03/13, **émission de Xavier de la Porte, avec Serge Tisseron**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-place-de-la-toile-culture-du-livre-culture-des-ecrans-2013-03-23>.

«Données, archives, oubli», *Place de la toile*, le 22/06/13, **émission de Xavier de la Porte, avec Philippe Aigrain et Bruno Ricard**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-place-de-la-toile-donnees-archives-oubli-2013-06-22>.

«Quelques questions exaltantes que le numérique pose à la littérature», *Ce qui nous arrive sur la toile*, le 04/11/13, **émission de Xavier de la Porte**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-ce-qui-nous-arrive-sur-la-toilequelques-questions-exaltantes-que-le-numerique-pose-a-la-li>.

«L'avenir du livre», *Les idées claires*, le 13/07/11, **chronique de Julie Clarini**, France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-les-idees-claires-10-11-l-avenir-du-livre-2011-07-13>.

## **Conférences (vidéos)**

**Peter Gabor [et al.]**, *Conférence-débat sur l'avenir de la Presse en Ligne*, décembre 2010, Paris, <http://graphisme.tv/conference-debat-sur-avenir-presse-en-ligne-2010>.

**Brewster Kahle**, «*Brewster Kahle builds a free digital library*», conférence TED, décembre 2007, Los Angeles, [http://www.ted.com/talks/brewster\\_kahle\\_builds\\_a\\_free\\_digital\\_library.html](http://www.ted.com/talks/brewster_kahle_builds_a_free_digital_library.html).

**Chip Kidd**, «*Designing books is no laughing matter. Ok it is*», conférence TED, mars 2012, Longbeach, [http://www.ted.com/talks/chip\\_kidd\\_designing\\_books\\_is\\_no\\_laughing\\_matter\\_ok\\_it\\_is.html](http://www.ted.com/talks/chip_kidd_designing_books_is_no_laughing_matter_ok_it_is.html).

**Erez Lieberman Aiden et Jean-Baptiste Michel**, «*What we learned from 5 million books*», conférence TED, juin 2011, Boston, [http://www.ted.com/talks/what\\_we\\_learned\\_from\\_5\\_million\\_books.html](http://www.ted.com/talks/what_we_learned_from_5_million_books.html).

**Mike Matas**, «*A next-generation digital book*», conférence TED, février 2011, Longbeach, [http://www.ted.com/talks/mike\\_matas.html](http://www.ted.com/talks/mike_matas.html).

**Ron McCallum**, «*How technology allowed me to read*», conférence TED, mai 2013, Sydney, [http://www.ted.com/talks/ron\\_mccallum\\_how\\_technology\\_allowed\\_me\\_to\\_read.html](http://www.ted.com/talks/ron_mccallum_how_technology_allowed_me_to_read.html).

Publié par les *Éditions des formes*  
<http://www.editionsdesformes.net/>

**Impression**

Imprimé sur *Blurb* en fevrier 2014  
<http://www.blurb.fr/>

**Typographies**

Cet ouvrage est composé en *Baskerville*  
(dessiné par John Baskerville en 1725)  
et en *Helvetica* (dessiné par Max Miedlinger  
en 1957).

**Photographie**

Alban Leven, 2013.

Li(v)re,

Le support livre à l'époque de la  
dématérialisation des contenus

Alban Leven

Atelier Communication Graphique

2014